

[insp]

English feature Inside

The height of Kusamania

L'ITINÉRAIRE 2 RAISONS 5 REACTIONS AINS

3\$

Volume XXVI, n° 04
Montréal, 15 février 2019
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

DOSSIER SOCIÉTÉ

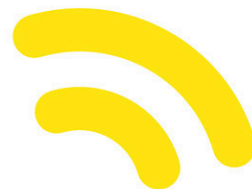
Environnement

Peut-on vraiment
compter sur la
technologie ?

Catherine

DOYON
L'INSOUMISE

Entrevue exclusive



**Voyez
votre horaire
et votre bus
en temps réel**

OFFERT EN EXCLUSIVITÉ SUR



Site Web et mobile

stm.info



Applications

[Transit](#)

[Chrono](#)



Québec  Canada 

MOUVEMENT
COLLECTIF



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Nom Réjean Blouin | Camelot n° 1668 | Âge 63 ans
Point de vente Métro Joliette



Réjean, un homme-orchestre, comme un kaléidoscope qui rayonne doucement, multicolore. Tombé dans la musique dès sa naissance, bercé par sa mère chanteuse, au son de la musique jouée par son père, il reçoit un bel héritage. Lourd aussi, chargé par l'alcoolisme de son paternel.

« Le père est toujours un modèle, dit-il. Il avait eu des problèmes dans son enfance, donc il a transmis aussi ses problèmes. Ça, je l'ai compris plus tard. Sur le coup, j'étais fâché. » La musique et l'alcool soulageaient.

À 13 ans, Réjean commence à consommer. « Les amis prennent la place par rapport aux parents. » Il joue de la guitare basse, musique rebelle, heavy metal. À 16 ans il part, pousse en l'air, guitare sur le dos, il parcourt le pays, curieux de tout. Il apprend passionnément : les différences, la langue anglaise... « Onze ans sur le pouce, six ans à Ottawa. Période de libération, peace and love, on n'avait pas peur du sida ! Les communes. J'ai eu ma période bohème, un peu hippie. Quand une fille m'intéressait, je faisais de la poésie. C'était bingo, des fois ça durait pas longtemps, mais c'était mon moyen pour aller chercher l'âme féminine. »

Il gagne sa vie comme musicien dans les cafés, les bars et comme aide-cuisinier, deux milieux imbibés d'alcool, un déresseur. « Une couple de tentatives de suicide, le suivi par une psychologue, ça m'a aidé à sortir bien des choses. Ça m'a aidé à arrêter de consommer. »

En 1978, il arrête complètement. Il continue les spectacles de musique. Il travaille chez un libraire, fait de l'animation pour les enfants. Il invente « Timo », le clown.

Employé par l'Université du Québec à Montréal et par l'Université Laval, il s'occupe d'étudiants ayant une limitation physique ou mentale. Pour lui, ce sont avant tout des personnes particulières. Il les aide lors de leurs examens, dans leurs recherches, pour les prises de notes. Dans son enfance, une de ses tantes lui a appris à comprendre et à aimer les personnes hors normes.

Puis L'itinéraire entre dans sa vie. « On a rencontré Manon qui vendait L'itinéraire. Je lui ai acheté. Ma femme a commencé à être camelot. Je cherchais encore de l'emploi, des contrats comme chansonniers. On a un duo avec Lucette. Après j'ai essayé de vendre L'itinéraire. » Ils continuent aussi à faire des petits contrats.

Il apprend à composer des textes et de la musique, fait des ateliers au Musée des beaux-arts : peinture, dessin, bref, il continue à développer ses talents artistiques. À 63 ans, il pense travailler encore 10 ans. Avec Réjean, l'avenir est curiosité, mains tendues, soit d'appréhender des autres et de vivre ensemble. ■

PARTENAIRES MAJEURS

Canada Québec Montréal Ville-Marie Montréal

QUÉBECOR stm Desjardins RTL Agglomération de Longueuil

L'itinéraire EST MEMBRE DE

insp International Network of Street Papers RAPSIM Chambre de commerce de l'Est de Montréal Centre Sud



AMECO Association des municipalités communautaires du Québec MMFM RIOCM CHANTIER

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

Bibliothèque et Archives nationales Québec L'ŒUVRE LÉGER Pour le dignité humaine au Québec et dans le monde INI upperkut VIA Rail Canada FONDATION J. JARVIS BOMBARDIER Fondation Carmand Normand FÉDÉRATION ÉDUCATION LA PRESSE Coopté MOISSON MONTRÉAL CAFÉ BROSSARD RISE RESAC Office municipal d'habitation de Montréal

LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE™

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

VENTES PUBLICITAIRES
514 597-0238 poste 234
publicite@itineraire.ca

Convention de la poste publication
N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne
pouvant être livrée au Canada, au

Groupe communautaire L'itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

DIRECTEUR GÉNÉRAL ET ÉDITEUR :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Éditrice adjointe et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : CAMILLE TESTE
Chargé de l'accompagnement des participants : LAURENT SOUMIS
Responsable de la formation des participants : JASON PARÉ
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Gestionnaire de communauté : ALEXANDRE DUGUAY
Photographe-participant : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Journaliste-participante : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARIE BRION,
MADELEINE LAROCHE, ÉLIE MADOYAN, HÉLÈNE MAI, AGATHE ROUX-LAFAY
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE,
SHANNON PÉCOURT, SYLVIE POIRIER
Photo de la une : COURTOISIE QUÉBEC SOLIDAIRE

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : SYLVANA LLANOS
Adjointe comptable - commis au dépôt : MARCELA CHAVES
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenants psychosociaux : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE,
ISABELLE LACHARITÉ
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER
Chargée de projet volet autochtone : MÉLODIE GRENIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs :
YVES LEVASSEUR - Levasseur Warren Coaching Inc.
VINCENT LEMELIN - Société de transport de Montréal (STM)
ISABELLE RAYMOND - Camelot de L'itinéraire
JO REDWITCH - Camelot de L'itinéraire
RICHARD CHABOT - Camelot de L'itinéraire
ROGER PERRAULT - Représentant des camelots

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : GISELE BÉLANGER
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL

Québec est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca
ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

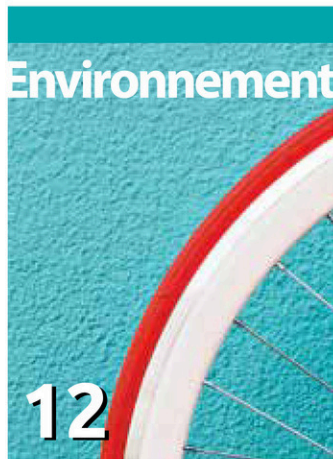
ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001
Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec





MOTS DE CAMELOTS

Linda Pelletier.....9
 Gaétan Prince.....9
 Christian Tarte.....9
Dans la tête des camelots.....22
 Jean-Claude Nault.....42
 Maxime Valcourt.....42
 Bill Economou.....42

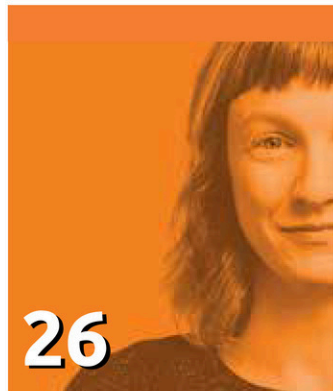


DOSSIER

Environnement Peut-on vraiment compter sur la technologie ?

Hormis les quelques climatosceptiques qui résistent encore, la majorité d'entre nous a pris conscience de l'urgence dans laquelle nous nous trouvons. Dans un contexte d'urgence environnementale, la technologie peut-elle sauver la planète ? Pour plusieurs spécialistes, l'idée relève du mythe.

Par Camille Teste



UNE

Catherine Dorion L'insoumise

Entre Mathieu Thériault et elle, le tutoiement s'est vite imposé. Notre camelot-rédacteur a choisi de questionner Catherine Dorion d'un point de vue de gauche.

Par Mathieu Thériault

26



Nuits d'Afrique

Fatoumata Diawara

Plusieurs artistes d'origine malienne seront en spectacle dans les prochains mois, dont la chanteuse Fatoumata Diawara qui prendra d'assaut les planches du National le 2 avril.

Par Geneviève Bertrand

36

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Cher Itinéraire

Des fois, rarement, je te lis avec bonheur quand il y a une vraie parole, des dossiers avec un regard critique mais neuf, mais c'est pas toujours le cas. Sauf que ce numéro sur *Les Vieux* du 15 janvier 2019 m'a ravie. Oui, le sujet m'intéresse, je suis auxiliaire en santé, mes vieux sapins ont passé le cap des 95 ans et on s'en occupe. On connaît la chanson de près. Mais reste que je suis impressionnée : la conversation sur l'âge avec l'animatrice, ex-clown, ex-infirmière, ex-comédienne. L'entrevue de fond sur la pièce de théâtre à venir avec un comédien fabuleux (François Grisé), l'humour fin du témoignage de la camelot Manon Fortier...entre autres. Alors je tenais à le dire, c'est super l'Itinéraire quand débordent l'empathie, la rigueur intellectuelle, la créativité... Merci, on continue !

Pascale Galipeau



Je tiens à vous féliciter pour votre revue. Chacune d'elles contient de très bons articles. J'ai beaucoup aimé votre dossier *Montréal underground*. Je continue de vous encourager car c'est un projet qui a du cœur.

Johanne Laperle

Prix de vente

3 \$

Les camelots l'achètent 1,50 \$

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production



SOMMAIRE

15 février 2019
 Volume XXVI, n° 04

ÉDITORIAL.....7
 Les empreintes que nous laissons
 Par Josée Panet-Raymond
ROND-POINT INTERNATIONAL8
QUESTIONS D'ACTUALITÉ.....10
 Dr Jasmin Villeneuve sur le virus H7N9
 Par Laurent Soumis
PENSÉES.....11
 Il était une fois la veille du Nouvel An
 Par Saïd Farkouh
INSP32
 The height of Kusamania
 By Keva York
DES GENS D'EXCEPTION34
 Léa Roback
 Par Isabelle Raymond
CINÉMA.....39
Impetus - Entrevue avec Jennifer Almeyn
 Par Céline Marchand
C'T'ENCORE DRÔLE.....43
 Histoire vraie
 Par Marie-Lise Chouinard, scénariste-auteure
DÉTENTE44
COMPTES À RENDRE.....46
 Le chandail de laine
 Par Ianik Marcil, économiste indépendant

itineraire.ca

AIDEZ-VOUS



L'ITINÉRAIRE



CARTES-REPAS



DONS



ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs : 514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à **6 \$** chacune = _____ \$¹
Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici : TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

 12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes) 6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

MERCI
L'ITINÉRAIRE¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.Vous pouvez faire un don directement en ligne
sur notre site www.itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : ____ - ____

Courriel : _____

Téléphone : (____) _____

MODE DE PAIEMENT

 Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire Visa MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : _____

N° de la carte : _____

Expiration ____ / ____
(Mois) (Année) Signature du titulaire de la cartePostez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



PAR JOSÉE PANET-RAYMOND
ÉDITRICE ADJOINTE ET RÉDACTRICE EN CHEF

Les empreintes que nous laissons

Mon iPhone 6s est déjà un dinosaure. Il n'a que 16 Go de capacité, donc sa mémoire devient rapidement saturée dès que je prends quelques photos en haute résolution ou que je télécharge une nouvelle application. La seule solution, c'est de l'échanger contre un appareil avec au moins 64 Go de mémoire... Alors, qu'advient-il de mon vieux cellulaire avec toutes ses composantes nocives pour l'environnement, et ce, même si je l'envoie au recyclage ?

S'il est un objet qui est extrêmement dommageable pour l'environnement, c'est bien le téléphone intelligent. Tout dans ce bidou rendu indispensable, voire qui a quasiment réduit à l'esclavage plus de 8,5 milliards de personnes partout au monde, laisse une immense empreinte dans la nature.

Pour fabriquer un seul téléphone, il faut extraire 70 kilos de matière première. Les métaux utilisés, surtout en alliages, sont difficiles à recycler. S'ajoute à cela le carburant qu'il faut pour son transport. Et que dire de sa courte durée – en moyenne, au bout de deux ans, il devient obsolète et on l'échange contre un modèle plus performant, même s'il fonctionne encore. Ceci dit, il est important d'apporter ses vieux portables – et autres appareils électroniques – au recyclage !

Par ailleurs, ma bagnole vieillit. Je songe à m'acheter une voiture électrique. Or il s'avère que la production de ces véhicules est jusqu'à deux fois plus polluante que les autos à essence. Encore là, la fabrication exige l'utilisation de nombreuses ressources naturelles, dont du graphite et le lithium, ce dernier pouvant être épuisé à l'échelle mondiale si toutes les voitures roulaient avec une batterie. Et que fait-on avec ces batteries à la fin de leur vie utile ?

Oui, je sais. Vaudrait mieux ne pas avoir de voiture...

Des empreintes partout

On ne s'en sort pas. Toutes les activités humaines ont un impact sur l'environnement, qu'elles soient vertes ou pas. Devenir végétarien pour diminuer l'impact du bétail sur l'environnement, de la déforestation au méthane qu'il produit causant des GES ? Cesser de manger des amandes, grandes consommatrices d'eau dans des régions où il en manque ? Arrêter d'acheter des produits avec de l'huile de palme parce que leurs plantations détruisent des millions d'hectares de forêts et menacent la survie d'animaux, dont l'orang-outan ? Que sommes-nous prêts à faire pour sauver l'humanité ?

À la lumière de toute l'information qui circule sur l'état de la planète, il y a de quoi désespérer. Or, il y a plein de gestes que l'on peut poser pour donner un coup de pouce à la Terre, qui arrive à son point de saturation, tout comme nos cellulaires.

En a-t-on vraiment besoin ?

Plutôt que de se dire que de toute façon, les petits gestes ne serviront pas à grand-chose, surtout si les grandes usines, les mines et les méga industries continuent de polluer, vaut mieux examiner la façon que l'on consomme. Si nous changeons nos habitudes d'achat et de consommation, cela va avoir un impact sur les industries polluantes. Moins il y aura de demande, moins il y aura d'offre.

Nous sommes rendus au point où il faut prendre action avant d'en arriver à celui de non-retour.

Et si la technologie est la grande coupable de nos problèmes environnementaux, elle pourrait aussi être salvatrice.

C'est ce que nous examinons dans notre dossier sur l'environnement. Vous y trouverez amplement de matière à méditer. Et surtout, de quoi nous inciter à changer notre façon de penser et de consommer.

Le chasseur de phoques Henrik Jovasson revient sur son bateau après avoir recherché des œufs de macareux près de la ville de Tasiilaq, au Groenland, le 16 juin 2018.

PHOTO : REUTERS / LUCAS JACKSON



GROENLAND | Changement climatique

Nichée entre des pics enneigés et baignée dans des eaux océaniques glacées, la petite ville de Tasiilaq, dans le sud-est du Groenland, compte environ 2 000 habitants. Des maisons en bois colorées parsèment le paysage subarctique battu par l'un des climats les plus rudes de la planète. Mais le réchauffement climatique remodèle déjà la plus grande île du monde, entraînant la fonte de la calotte glaciaire plus rapidement que prévu. Julius Nielsen, 40 ans, vit à environ 45 kilomètres de Tasiilaq. Il chasse et pêche dans la région depuis toujours. Mais depuis quelques temps, il fait trop chaud, l'eau gèle beaucoup moins et Nielsen ne peut plus chasser avec ses chiens de traîneau ou il doit emprunter des itinéraires alternatifs. Au Groenland, environ huit résidents sur dix déclarent avoir vécu directement le changement climatique et plus de 60 % pensent que c'est extrêmement important ou très important pour eux personnellement... Enfin, un peu moins de la moitié de la population pense que le changement climatique leur nuira. (Lucas Jackson et Maria Caspani. Reuters/INSP.ngo)

HAÏTI | Un village abandonné

En bas de l'île d'Hispaniola, dans le sud-est d'Haïti, se trouve un village oublié, coupé de son pays et qui se vide lentement de ses habitants. Dépourvu de services de santé, d'électricité ou de routes pavées, le village de Boucan Ferdinand a aussi perdu la seule route menant à la ville haïtienne la plus proche, Bois Nègresse, lors des inondations de 2004. Si plusieurs habitants sont partis pour la capitale haïtienne de Port-au-Prince, d'autres sont entrés illégalement en République dominicaine. Mais certains s'accrochent encore à leur village. Ceux-là vivent dans des taudis de chaume et de bâtons, recueillant l'eau de pluie pour boire. Ils sont exposés à un risque constant de maladies infectieuses. Les enfants, vêtus d'uniformes bleus impeccables, font une heure et demie de route pour aller étudier dans une école de la ville de Chapotin. Pendant la saison des pluies, le sentier, étroit, est impraticable. Haïti, qui est selon la Banque mondiale le pays le plus pauvre des Amériques, ne s'est pas remis du puissant séisme qui l'a frappé le 12 janvier 2010, faisant plus de 200 000 morts. (Andres Martinez Casares/Reuters)



PHOTO : METTE KRAMER KRISTENSEN

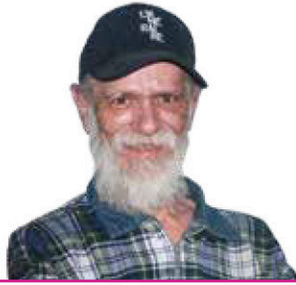
Les résidents dansent dans un bar de Boucan Ferdinand, à Haïti, le 8 avril 2018. Le dimanche soir est le seul moment où le bar est ouvert et les résidents s'y rassemblent pour socialiser et danser.

TRADUCTION : CAMILLE TESTE



**International
Network of
Street Papers**

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 34 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo



GAÉTAN PRINCE
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE
ET PROMENADE MASSON

Sauvons la planète !

La planète est malade. Les multinationales produisent sans se soucier de polluer, dans le seul but de faire le plus d'argent possible. L'industrie alimentaire produit en excès, ce qui conduit à un gaspillage éhonté de nourriture, alors qu'une partie de la population a du mal à s'alimenter convenablement.

Les automobilistes qui laissent tourner leur moteur sans raison sont aussi responsables de la pollution atmosphérique.

Tous les jours en me promenant sur les trottoirs, je vois des gens jeter des paquets de cigarettes, des tasses en carton, des papiers et du plastique sans prendre la peine de les mettre dans la poubelle au coin de la rue. Les parcs et les rives du fleuve sont aussi jonchés de déchets.

Comment pouvons-nous améliorer la situation ?

Les gouvernements devraient instaurer des règlements plus sévères pour sensibiliser les industries et la population à la pollution. Mais surtout, ils devraient s'assurer que ces règlements sont respectés, quitte à imposer des amendes aux contrevenants. Il faudrait aussi que les pénalités soient proportionnelles aux revenus des compagnies ou aux dommages causés à l'environnement.

Est-il trop tard pour réagir ? Au lieu de vivre dans la surconsommation, on pourrait encore changer nos habitudes pour inverser la tendance qui risque de nous conduire à l'anéantissement de l'humanité.

Si vous avez d'autres idées, venez m'en parler. On pourrait en faire le sujet d'un prochain article de *L'itinéraire*.

Un cadeau anonyme

La semaine dernière Simon, qui travaille à la distribution du magazine, m'a téléphoné pour me dire qu'un client m'avait apporté un chariot d'épicerie et l'avait laissé à L'itinéraire sans vouloir se nommer.

Cher client anonyme, je vous dis un très gros merci ! J'imagine que vous avez lu mon texte intitulé *Il y a du bon monde sur terre*.

Dans ce texte je racontais entre autres que j'avais d'abord perdu la poignée de mon chariot puis la roue et qu'un homme m'avait gentiment ramenée chez moi.

Cher Monsieur, merci encore et même si mon texte paraîtra bien après les Fêtes, je vous souhaite une très bonne année remplie d'amour de bonheur et surtout de la santé.

Souhaiter de la santé peut paraître cliché, mais sans la santé, aucun projet n'est possible.

LINDA PELLETIER
CAMELOT MARCHÉ MAISONNEUVE



Non, c'est non !

Savoir dire non à son enfant est un des plus grands services qu'on puisse lui rendre. Je peux en parler par expérience.

Trop souvent, j'entends des parents dire oui à leur progéniture pour n'importe quel caprice juste pour avoir la sainte paix. Ce n'est pas leur rendre service, au contraire, parce que dans le futur, ils vont se faire dire non. Alors, ils ne seront pas préparés à cela et ne sauront pas comment réagir.

Je sais aussi qu'il peut être cruel de dire non à son enfant mais il faut tenir son bout.

Un jour où j'étais dans un magasin de jouets avec mes deux enfants, je leur annonce qu'il est temps de partir. Eh bien j'ai eu droit à la fameuse « danse du bacon ». Je les ai regardé faire leur crise en leur disant qu'ils étaient beaux à voir et eux de me répondre en brailant : « *On ne veut pas partir. T'es cruel, tu nous aimes pas.* »

À bout de patience, je suis allé les rejoindre sur le plancher et j'ai fait la « danse du bacon » avec eux. Eh bien, croyez-le ou non, ils se sont levés rouges de honte et on est tous partis.

C'était la première et la dernière fois qu'ils me faisaient cette fameuse danse.

Si vous aimez vraiment vos enfants, dites-leur non de temps en temps. Ils vont vous remercier plus tard. Les miens l'ont fait et ils ne s'en portent que mieux.

CHRISTIAN TARTE
CAMELOT ONTARIO / PIE-IX



4 questions à Dr Jasmin Villeneuve

Médecin-conseil
à l'INSPQ

sur le virus H7N9



PHOTO : ARCHIVES/JOURNAL DE QUÉBEC

L'Organisation mondiale de la santé (OMS) considère la grippe pandémique comme la première des « dix principales menaces à la santé mondiale ». On ne peut prédire quel sera le virus responsable de l'hécatombe annoncée. Mais l'arrivée de la prochaine pandémie n'est plus qu'une question de temps, assurent les spécialistes. Avec des éclosions répétées depuis cinq ans en Chine, le virus de la grippe aviaire H7N9, mortel quatre fois sur dix, pourrait bien se révéler le tueur en série tant redouté. Médecin-conseil à l'Institut national de santé publique du Québec (INSPQ), le docteur Jasmin Villeneuve nous donne l'heure juste.

1 Compte tenu du sérieux de la menace, y-a-t-il lieu d'être inquiets ou préoccupés ?

Je dirais : « préoccupés ». Le H7N9 est un virus d'influenza. Il y a un grand nombre de ces virus. Certaines variétés n'attaquent que les oiseaux; d'autres, les mammifères, et d'autres, les humains. De façon générale, les oiseaux sont porteurs de la plupart de ces virus. Ils sont le plus grand réservoir de virus dans la nature. Il y a aussi des souches qui sont communes à l'humain. Par exemple, cet hiver, c'est le H1N1 qui circule. Souvent, c'est aussi le H3N2. Il y a beaucoup de mutations chez les virus. Ils peuvent devenir

transmissibles aux animaux et aux humains. C'est le cas du H7N9. Depuis 2013, on voit que les oiseaux en sont porteurs et que les humains peuvent être infectés de façon très sévère. Jusqu'à présent, il y a eu près de 40 % de mortalité chez les personnes (plus de 1600) qui l'ont attrapé. Et ce n'était pas des gens qui étaient malades à l'avance. Lorsqu'on a des gens en santé qui en meurent, ça devient très préoccupant.

2 Jusqu'à maintenant, il n'y a pas eu de transmission de l'humain à l'humain. Est-on mieux préparé qu'en 2003, lors de l'épidémie du SRAS (le syndrome respiratoire aigu sévère) et qu'en 2009, lors de la pandémie de grippe porcine H1N1 ?

La préparation est similaire. Le virus a la capacité d'infecter l'humain. Il a développé des récepteurs capables de s'attacher aux cellules des voies respiratoires humaines dont les cellules sont différentes de celles des oiseaux. Mais ça lui prend aussi une autre capacité : celle de se transmettre d'une personne à une autre. Et cela, à date, le H7N9 ne l'a pas encore fait. Mais il a cette possibilité parce que les virus d'influenza ont tendance à muter. C'est ce qui est arrivé en 2009 alors que la souche était plus présente chez le porc. La souche est partie du Mexique et s'est mise à se transmettre entre les humains.

3 Récemment, des scientifiques se sont plaints dans des grands journaux comme *Le Monde* et *The New York Times* de la réticence des Chinois à fournir des échantillons pour permettre la mise au point d'un vaccin, comme le veulent les règles de l'OMS. Faut-il y voir une intention mercantile ?

Personnellement, je ne suis pas en contact avec les Chinois ou avec les responsables de l'OMS. Mais j'ai lu l'information dans les médias. On comprend que la production d'un vaccin peut être rentable pour une compagnie. Si toute la planète a besoin d'un vaccin et que je suis l'un des rares à en fournir, je serai plus sollicité. Si j'ai la souche et que je la donne à un autre, il va faire son argent avec. Souvent, ce sont les pays les plus fortunés qui ont accès en premier au vaccin. Ceux qui sont moins fortunés n'y ont pas accès. Alors quand les souches viennent de leur pays, ils trouvent ça un peu frustrant. D'autres éléments peuvent aussi entrer en ligne de compte. Dans le cas de la Chine, je ne pourrai pas vous dire si c'est plus l'un que l'autre. Dans les relations entre la Chine et les États-Unis - et le Canada qui se ramasse entre les deux - je ne sais pas si ça peut jouer. Mais il est certain qu'il se passe quelque chose.

4 Au Québec, comment se prépare-t-on à cette pandémie appréhendée ?

On se prépare et on est toujours en action pour la prévention des infections. Et à deux niveaux. Premièrement, on sait qu'à chaque année, il y a l'influenza et la grippe saisonnière et plein d'autres virus respiratoires. Donc à chaque année, il y a des mesures. Si quelqu'un se présente avec des symptômes sévères, on va tout faire pour qu'il ne le transmette pas à d'autres. On va identifier le virus et le prendre en charge. Ça c'est pour les infections locales. L'autre intervention vise l'importation. Si quelqu'un va en Chine et ramène le virus chez nous, on ne voudra pas qu'il le transmette. On ne veut pas être le premier cas de transmission entre humains. C'est le processus de dépistage des gens qui reviennent d'un pays où ils peuvent avoir été infectés. On parle beaucoup du H7N9, mais en Chine, il y a aussi le H5N1. Au Moyen-Orient, il y a aussi un autre coronavirus, le MERS-CoV, qui pourrait amener des éclosions ici. Donc, on identifie les virus des voyageurs qui reviennent pour empêcher que cela ne se transmette. ■



PAR SAÏD FARKOUH
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

Il était une fois la veille du Nouvel An

Il ne restait que neuf heures avant le dernier souffle de 2018 et la naissance d'un bébé baptisé « 2019 ». C'était il y a à peine quelques semaines.

L'achalandage dans les rues, les restaurants, les cafés et les centres commerciaux était plus faible qu'à l'habitude. On était entre Noël et le Nouvel An, un moment où les gens sont avec leur famille ou avec leurs amis,

Cet après-midi-là, le temps s'écoulait lentement, ennuyant. J'étais dans un centre commercial de la ville, assis à l'étage des restaurants et des cafés, pour écouler le temps avant de rentrer chez moi lorsque les magasins fermentaient leurs portes.

Je commandai un repas chaud avec une tasse de café. Ensuite, je me dis que je pouvais peut-être sortir mon carnet et écrire. Ou parler avec quelqu'un croisé au hasard. Je n'avais vraiment pas grand-chose à faire en cette veille de l'année nouvelle.

Pour tuer le temps

Le centre commercial allait fermer ses portes ce soir avant l'heure habituelle afin que les employés puissent célébrer avec leur famille et leurs proches.

Je demandai à la femme de ménage, absorbée par son travail, à quelle heure le centre fermait ses portes. Elle me répondit que tous les magasins du centre fermaient exceptionnellement plus tôt, à 17 heures.

Quelques minutes plus tard, voilà un vieillard que j'avais vu auparavant qui s'approche de ma table pour converser comme à l'habitude. « *Je n'ai pas beaucoup de temps pour te parler aujourd'hui, me dit-il. Mon fils et ma femme me rendront visite ce soir avant d'aller à une soirée avec des amis. Je n'irai pas avec eux parce que je suis fatigué et je veux me reposer à la maison.* »

Et pour toi ?

Je lui demandai : « *Est-ce que le Nouvel An signifie quelque chose de spécial pour toi ?* »

« *Cela signifie isolement et frustrations, répond-il, à cause de mon âge et de ma solitude. Ma femme et moi sommes séparés depuis des années et mon fils me rend rarement visite.* »

Il me questionna à son tour : « *Et toi ? Est-ce que cela te dit quelque chose ?* »

« *Oui, dis-je, cela signifie pour moi que la Terre sur laquelle nous vivons a terminé son odyssée annuelle autour du Soleil après 365 jours d'un périple ardu. Qu'elle a commencé à se dépoussiérer de ce long voyage pour se relancer sur la même trajectoire, emprunter la même route dans quelques heures pour sa rotation éternelle autour du soleil.* »

« *Cela signifie pour moi que la Terre a fait 2018 cycles autour du Soleil depuis la naissance de Jésus-Christ* », ai-je ajouté.

Bien avant le Christ

À son air interloqué, je compris qu'il était fort surpris de ma réponse.

J'enchaînai : « *Ce jour-là ne signifie rien pour moi. Il s'agit simplement d'un nombre de cycles. L'amour éternel entre la Terre et le Soleil existait bien avant le Christ et a fait des milliards de rotations avant ma naissance.* »

Les rituels et festivités ne datent pas des débuts du christianisme. Ils existent depuis que les humains sont apparus à la surface de la planète bleue. Ces premiers humains adoraient des dieux et des déesses ainsi que les astres et les planètes. Ces rituels ont évolué pour devenir des célébrations de fin d'année qui ont encore un sens religieux pour certains.

Je poursuivis mon raisonnement. « *Beaucoup de gens blâment l'année pour leurs malheurs et les événements négatifs de leur vie. Certains sont pessimistes quant à la possibilité que des catastrophes se produisent telle ou telle année. Ce n'est pourtant pas la faute de la Terre qui fait son devoir, même si on la malmène, à tourner depuis des milliards d'années autour du Soleil.* »

Il me serra la main, me souhaita une bonne année. Une bonne année porteuse de paix pour tous les êtres humains.

DOSSIER

Environnement



Peut-on vraiment compter sur la technologie ?

PAR CAMILLE TESTE

Dans un contexte d'urgence environnementale, la technologie peut-elle sauver la planète ? Pour plusieurs spécialistes, l'idée relève du mythe.

Hormis les quelques climatosceptiques qui résistent encore, la majorité d'entre nous a pris conscience de l'urgence dans laquelle nous nous trouvons.

Difficile de faire autrement : pas un mois ne passe sans qu'une étude scientifique ne vienne nous rappeler que notre planète se réchauffe, que nous sommes vraisemblablement engagés dans la sixième extinction de masse et que tout cela ne va pas aller en s'améliorant.

Mais si le monde scientifique, la sphère politique et la société civile semblent s'entendre sur les problèmes, force est de constater que côté solutions, il est bien moins aisé de tomber d'accord.

Or, s'il est une question qui divise, c'est bien celle de la technologie. En la matière, les annonces tonitruantes ne manquent pas : aspirateur à CO₂, machine à nettoyer les océans, énergies renouvelables en tout genre, villes intelligentes et même conquête spatiale, ces solutions nous rassurent. Mais sont-elles vraiment la clé ?

Renouvelable, vraiment ?

Philippe Bihoux est un ingénieur français. Il s'intéresse à la question des ressources et à celle de la technologie dans nos sociétés industrielles. Auteur de plusieurs ouvrages sur la question, dont *L'Âge des low tech : vers une civilisation techniquement soutenable* (éditions Seuil), il s'oppose à l'idée selon laquelle la haute technologie pourrait régler les problèmes environnementaux.

Il aborde par exemple la question de l'énergie renouvelable, souvent vantée comme un incontournable en matière d'environnement. Selon lui, elle admettrait des limites de taille. « *D'abord, ce n'est pas parce qu'une solution énergétique est renouvelable qu'elle ne nécessite pas d'extraire des ressources, et notamment des ressources métalliques afin de capter, transporter et utiliser cette énergie, explique-t-il. Sauf qu'un panneau solaire ou une éolienne ne dure pas éternellement. Au bout de 30 ans, une éolienne, il faut la démonter et en installer une autre. Penser que nous aurons suffisamment de ressources pour permettre cela pendant plusieurs siècles, c'est très ambitieux.* »

Philippe Bihoux rappelle également que les énergies renouvelables ne sont pas vertes à 100 %. « *Prenons le cas de la voiture électrique. Pour fonctionner, elle nécessite des métaux rares. Or, l'extraction de ces métaux génère une réelle pollution, notamment en Chine* ». Guillaume Pitron, journaliste et auteur de l'ouvrage *La Guerre des métaux rares : la face cachée de la transition énergétique et numérique* (éditions Les Liens qui libèrent), montre d'ailleurs que pour construire une voiture électrique, il faut plus d'énergie que pour construire un véhicule conventionnel. « *Avant même son premier kilomètre, la voiture électrique a déjà nécessité trois à quatre fois plus d'émissions de CO₂ et GES qu'un véhicule conventionnel.* »

Économie circulaire

Alors, pourquoi ne pas faire de l'**économie circulaire** et recycler les métaux qui composent nos panneaux solaires, nos batteries, nos voitures ou nos téléphones intelligents ?

Pas si simple, selon les spécialistes. « *En soi, ce n'est pas une mauvaise idée*, répond Philippe Gauthier, communicateur scientifique et fondateur du blogue québécois *Énergie et Environnement*. *Mais dans les faits, ça ne s'applique qu'à 20 % de ce qu'on produit.* »

L'explication tient en deux points : d'abord, certains métaux vont se disperser pour toujours, sans possibilité de les récupérer. C'est le cas du dioxyde de titane. Utilisé comme colorant blanc dans les cosmétiques, le dentifrice ou le papier, il est non recyclé à 95 %.

Autre problème : le *downcycling*. « *La complexité de nos objets est un frein immense au recyclage de ces métaux, car nous les utilisons de manière très mélangée*, montre Philippe Bihoux. *Par exemple, quand vous faites une voiture haut de gamme aujourd'hui, vous allez utiliser des aciers spéciaux qui contiennent une dizaine de métaux différents, lesquels vont être très difficiles à re-séparer ensuite.* » Cela ne va pas empêcher le recyclage, mais grandement diminuer la qualité du produit : l'acier recyclé sera alors utilisé pour des usages moins nobles, tels que le ferrailage, qui compose le béton armé. « *Emprisonné dans cette ferraille à béton, ces métaux sont perdus pour les générations à venir* », affirme l'ingénieur.

Bref, pour le moment, nous sommes loin d'une économie circulaire efficiente. « *C'est particulièrement vrai dans le numérique, où le taux de recyclage est très bas. En d'autres termes, aller vers toujours plus de high tech revient à s'éloigner de cette économie circulaire.* »

Selon le pôle québécois de concertation sur l'**économie circulaire**, l'économie circulaire se définit comme un système de production, d'échange et de consommation visant à optimiser l'utilisation des ressources à toutes les étapes du cycle de vie d'un bien ou d'un service, dans une logique circulaire, tout en réduisant l'empreinte environnementale et en contribuant au bien-être des individus et des collectivités. Elle poursuit quatre objectifs qui visent à moins extraire de ressources en amont et à moins en jeter en aval : **1** Repenser pour réduire la consommation de ressources et préserver les écosystèmes. **2** Utiliser les produits plus fréquemment. **3** Prolonger la durée de vie des produits et des composants. **4** Donner une nouvelle vie aux ressources.

Les **énergies renouvelables** sont des sources d'énergie dont le renouvellement naturel est assez rapide pour qu'elles puissent être considérées comme inépuisables à l'échelle du temps humain.

La transition énergétique désigne une modification structurelle profonde des modes de production et de consommation de l'énergie. C'est l'un des volets de la transition écologique.

Toujours plus

Selon Philippe Bihouix, les **énergies renouvelables**, toujours elles, présentent un autre frein bien connu des économistes : l'effet rebond. « *L'histoire a montré que les promesses d'efficacité [technique et technologique] n'ont pas eu autant d'impact que prévu, car la société s'adapte* », explique-t-il. Pour illustrer son point, l'ingénieur cite l'exemple du chauffage. « *Imaginons qu'on rénove une maison, qui était jusqu'alors une véritable passoire énergétique, et qu'on installe un dispositif thermique plus performant. On va certes gagner en confort thermique, mais on va aussi en profiter pour chauffer un peu plus. Et donc on ne va pas avoir tout l'impact qu'on pensait.* »

Autre exemple, celui du train, plus écologique que l'avion : « *si vous ouvrez une ligne de train à grande vitesse, les avions ne vont pas se vider pour autant. Dans les faits, il y aura juste plus de gens qui voyagent, ou des gens qui voyagent plus souvent* ».

Dans le secteur du numérique, cet effet rebond prend une dimension phénoménale. « *Le numérique consomme 10 % de l'électricité mondiale et présente une croissance des émissions de CO₂ plus importante que la croissance des émissions du secteur aérien, souligne-t-il. Or, même si le secteur du numérique fait des progrès fantastiques en termes d'efficacité énergétique, ce gain unitaire qui est réalisé est complètement absorbé par un effet rebond qui fait que tous les 12 à 18 mois, on multiplie par deux la quantité de données que nous générons.* » Donc quoi qu'il arrive, on accentue l'impact négatif de nos activités.

Statu quo

De son côté, Philippe Gauthier déplore le statu quo auquel mènerait une trop grande confiance accordée aux solutions technologiques.

Là encore, il cite aussi l'exemple de la voiture électrique. « *Moi j'en entends parler depuis plus de 20 ans, dit-il. C'est un objectif tout le temps repoussé dans le temps. C'est dommage car, depuis 20 ans, on aurait pu agir sur autre chose, et notamment améliorer la voiture thermique. Mais on ne le fait pas, ou peu, car on explique que la voiture électrique est pour bientôt, et donc qu'il ne sert à rien de travailler sur autre chose. En ce sens, la technologie peut devenir vectrice d'immobilisme.* »

L'écoblanchiment, ou verdissage, aussi nommé **greenwashing**, est une expression désignant un procédé de marketing ou de relations publiques utilisé par une organisation dans le but de se donner une image écologique responsable.

Dans le même ordre d'idées, M. Gauthier récuse ces solutions technologiques inefficaces qui, une fois présentées au grand public, lui laissent entendre que la planète est en passe d'être sauvée. À ce titre, il cite Boyan Slat, ce jeune néerlandais de 24 ans qui aurait trouvé une solution miracle pour nettoyer les océans. « *Lui, pour des journalistes, c'est l'histoire parfaite : on dirait qu'il a été inventé, s'amuse-t-il. Il est jeune, il est beau, il dit que l'entrepreneuriat - et donc le système capitaliste - va sauver la planète. C'est un super beau récit, mais ça fait cinq ans qu'il travaille sur son piège à déchets marins, ça ne marche toujours pas et ça ne marchera sûrement jamais.* »

Pourtant, selon M. Gauthier, il y aurait des solutions plus simples pour faire face à la pollution des océans. « *On pourrait commencer par aider les pays en développement à réduire leurs déchets, montre-t-il. Car 80 % des débris des océans viennent de dix fleuves, situés en Inde et en Asie du Sud-Est. Il serait beaucoup plus facile et pas si coûteux d'aider ces Etats à gérer leurs déchets.* »

Alors pourquoi le jeune européen continue-t-il dans cette voie ? « *Pour moi, c'est un exemple parfait du greenwashing. C'est tellement une bonne histoire qu'il a tout le temps du financement, même si son projet n'avance pas. C'est embêtant car l'énergie et l'argent mis ici ne sont pas mis ailleurs.* »

Nettoyer l'air

Alors bien sûr, la recherche ne chôme pas pour faire avancer les choses. Par exemple, de nombreux acteurs du milieu réfléchissent à des manières de capter le CO₂ en partie responsable de l'effet de serre, afin d'en diminuer l'impact. Mais là encore, on est loin de la solution idéale. « *Pour l'instant, cette technologie à émission négative est très coûteuse et demande énormément d'énergie. Donc si l'énergie utilisée n'est pas renouvelable, on fait pire : ce n'est pas soutenable* », montre Annie Levasseur, professeure au département de génie de la construction à l'École de technologie supérieure (ETS).

Philippe Gauthier va dans le même sens. « *Cette technologie existe mais ne règle pas beaucoup de problèmes. À l'heure actuelle, extraire du CO₂ est facile, mais le problème c'est qu'on ne sait pas qui va payer pour son extraction. Et puis on ne sait pas encore vraiment où on va stocker ce CO₂ de façon permanente.* »

Pour Annie Levasseur, cette solution devra donc rester ponctuelle. « *La technologie à émission négative devrait faire partie des solutions, mais surtout face à des émissions qu'on ne peut vraiment pas éviter.* » Elle cite comme exemple les avions. « *On dit toujours que c'est dans un avion qu'on risque de brûler le dernier baril de pétrole car c'est très complexe de le rendre électrique.* »

Les **technologies à émission négative** sont des solutions qui permettent de capturer le surplus de dioxyde de carbone dans l'atmosphère.

Activité spatiale : la fuite en avant

D'une manière générale, des observateurs comme Philippe Bihouix et Philippe Gauthier s'inquiètent de ce qu'ils considèrent comme une fuite en avant, peu efficace à long terme.

À ce titre, ils évoquent le secteur des activités spatiales et notamment la figure d'Elon Musk qui, avec sa **Big Falcon Rocket**, a décidé de partir à la conquête de l'espace. « *On vit dans un monde qui glorifie l'innovation, donc l'entrepreneur innovateur, c'est l'idole du 21^e siècle. Elon Musk, en plus, il est dans le green business, donc on le voit comme un sauveur de la planète, s'exaspère Philippe Bihouix. C'est affreux car quand on regarde de manière détaillée, oui, ses fusées vont peut-être un jour envoyer suffisamment de personnes sur Mars, quoique c'est un peu prospectif, mais en attendant, comme il faut quand même donner envie aux gens d'affaires d'investir, on commence par leur dire qu'on va faire New York-Tokyo en deux heures avec cette fusée.* » Selon lui, cette situation est symptomatique d'une dissonance cognitive très nette de notre société actuelle. « *Avec ce type de projets, on dit qu'on va sauver le monde après-demain, mais demain on continue à le pourrir un peu plus fort.* »

Annie Levasseur, de l'ETS, ne croit pas à cette solution spatiale non plus. Selon elle, penser que l'espace peut nous sauver de la catastrophe environnementale qui menace est illusoire. « *On n'est même pas près d'envoyer un humain sur Mars, donc c'est utopique de penser, par exemple, qu'on va aller habiter ailleurs, surtout quand on compare la vitesse des recherches spatiales à la vitesse à laquelle les choses se dégradent, dit-elle. Pour moi, croire que l'espace va nous sauver, c'est une façon de se rassurer. C'est peut-être une manière de ne pas trop s'inquiéter, ou de ne pas trop changer ses habitudes.* »

La fusée BFR, aussi appelée **Big Falcon Rocket** ou même *Big Fucking Rocket*, est le prochain lanceur orbital de SpaceX, l'entreprise d'Elon Musk. Elle a été annoncée en 2017 et est à 100 % réutilisable, contrairement à la *Falcon 9* et à la *Falcon Heavy*, pour lesquels seul le premier étage et les *boosters* sont réutilisables. Ce nouveau procédé réduit les coûts d'exploitations et a pour but de rendre le voyage spatial vers la Lune plus abordable et celui vers Mars réalisable dans un avenir proche. Elon Musk espère pouvoir effectuer son premier lancement fin 2019 (début des tests), et atterrir sur Mars en 2022. Si cela fonctionne, des astronautes pourraient aller sur la planète rouge en 2024.



PHOTO : LUCA BRAVO (UNSPLASH)



L'**exploitation minière des astéroïdes** désigne la mise en valeur des gisements de minerais contenus dans un astéroïde. Elle est envisagée pour pallier la raréfaction des minerais sur Terre. Même des astéroïdes d'un kilomètre peuvent contenir une quantité de matériaux bruts exploitables.

Vers l'infini et au-delà ?

Elon Musk n'est pas le seul à s'intéresser à l'espace. Depuis quelques années par exemple, plusieurs compagnies, dont l'américaine Planetary Resources, mettent en œuvre des travaux d'**exploitation minière des astéroïdes**.

Plus récemment, la Chine est devenue le premier pays à poser un modèle d'exploration sur la face cachée de la Lune. Officiellement, il s'agirait de collecter des données topographiques. Officieusement, il s'agirait plutôt de déterminer la quantité exacte d'**hélium 3**, présent sur le satellite de la Terre pour envisager, peut-être, de l'extraire. L'hélium 3 constituerait en effet un carburant idéal à la fusion nucléaire.

Pour Philippe Gauthier, cette course insatiable à l'énergie n'a aucun sens. « *Si on va dans l'espace chercher des ressources et qu'on continue dans ce système de croissance économique, on va épuiser l'espace comme on est en train d'épuiser les ressources de la Terre, affirme-t-il. Au rythme actuel, on épuiserait les ressources du système solaire dans à peu près trois siècles, les ressources de la galaxie dans 4000 ans, et de la totalité de l'univers connu en 6000 ans. L'univers n'est pas assez grand pour cette course à la croissance effrénée.* »

En finir avec la croissance

Pourtant, la croyance selon laquelle la planète – voire l'univers tout entier – s'adapterait à nos besoins s'avère tenace. « *Une chose que j'entends souvent, c'est que l'humain s'est toujours adapté par ses progrès technologiques. Mais c'est la première fois qu'on met autant de pression sur la planète et ses ressources, soutient Annie Levasseur. Si la technologie peut être une partie de la solution, elle ne sera pas suffisante, surtout si on continue avec ce rythme de croissance.* »

Alors que faire ? Et bien justement, suggère Philippe Gauthier : revoir notre rapport à la croissance économique. « *Pour moi, la solution passe par une certaine forme de **décroissance**, ce qui ne veut pas dire qu'on doit retourner dans le monde des cavernes, mais juste vivre avec un peu moins. Dans les années 1970, montre-t-il, on vivait à peu près en équilibre entre notre consommation et les ressources de la planète.* »

La **décroissance** est un concept à la fois politique, économique et social, selon lequel la croissance économique apporte davantage de nuisances que de bienfaits à l'humanité. La décroissance propose de faire un pas de côté et de repenser nos structures afin de rendre la société plus soutenable, tant d'un point de vue économique qu'en terme de justice sociale et de lutte contre l'aliénation qu'impliquerait le capitalisme.

L'**hélium 3** est une variation non radioactive de l'atome d'hélium. Présent en quantité bien plus grande sur la Lune que sur la Terre, ses propriétés en font un carburant de choix pour la fusion nucléaire. Si on trouvait le moyen de l'extraire et de le transporter jusqu'à la Terre, il pourrait être une solution à nos problèmes d'énergie.



PHOTO : DAVID CRISTIAN (UNSPLASH)

Selon M. Gauthier, nous n'aurions, de toute façon, pas d'autre choix : « Une croissance infinie est impossible. Aujourd'hui, on consomme 1,6 fois les ressources de la planète. À un rythme de croissance de 3 % par an, la consommation mondiale double tous les 23 ans. Donc en 2052, on consommerait 3,3 planètes et en 2075 on consommerait 6,4 planètes. »

En fait, montre le spécialiste, la décroissance s'impose déjà d'elle-même. « Aujourd'hui on est en train de subir une décroissance forcée. Le taux de croissance ralentit de décennie en décennie. Du côté des individus c'est pire : depuis 30 ans, 90 % des Québécois n'ont pas vu leur revenu augmenter. Dans les faits, pour eux, la croissance n'existe déjà plus depuis longtemps ! Pis encore, continue-t-il, certains Québécois vivent dans une situation où leur revenu réel diminue déjà. Donc ils sont dans une décroissance subie, et non organisée. C'est un gros sacrifice pour eux. »

Se passer de la technologie ?

Pour assurer une transition en douceur, et sortir peu à peu de ce paradigme « croissantiste » et **high tech** peu optimal, Philippe Bihoux veut parier sur les **low tech**, définies comme « des innovations durables (produits ou services) prenant mieux en compte les contraintes sur les ressources, se focalisant sur les technologies sobres, agiles et résilientes » (selon le think tank, la Fabrique Écologique).

« Les low tech ne sont pas un retour à la charrue ou à la bougie », rassure Philippe Bihoux. Selon lui, il s'agirait plutôt d'une démarche visant à utiliser ou à inventer des outils et des pratiques simples et durables. « Il y a tant de façons de faire : aller vers du zéro déchet, réaliser des fabrications soi-même, faciliter les circuits courts, rendre nos outils numériques plus durables, cesser de vouloir être en Wi-Fi ou en 4G en permanence, favoriser le vélo sur les autres modes de transport, etc. »

Parmi ses propositions, Philippe Bihoux propose de construire moins, notamment en intensifiant notre usage du bâti. « Par exemple, une école n'est pas utilisée le soir, durant les vacances ou pendant le week-end. À côté de ça, on a peut-être construit une maison des associations, utilisée seulement le soir et en fin de semaine. Et bien la prochaine fois, on pourrait penser à des méthodes permettant d'utiliser le même bâtiment. »

Si Philippe Bihoux n'est pas technophobe, il s'oppose au réel gâchis énergétique qu'il observe dans le système actuel : « Je n'ai rien contre le dentiste qui utilise la radiographie numérique, mais est-ce que le distributeur de croquette pour chat connecté avec dispositif de reconnaissance faciale et balance incorporée est vraiment indispensable ? Est-ce que ce type de machine justifie qu'on aille piocher dans des ressources qui auraient pu servir au dentiste du 22^e siècle ? »

Les techniques de pointe ou hautes technologies ou technologies de pointe, aussi connues sous l'anglicisme **high-tech**, sont des techniques considérées comme les plus avancées à une époque donnée.

La **ville intelligente**, désigne une ville utilisant les technologies de l'information et de la communication (TIC) pour « améliorer » la qualité des services urbains ou encore réduire ses coûts.

Un monde meilleur

Alors, comment convaincre une société et ses citoyens de faire un pas de côté et sortir du tout technologique pour éviter le désastre ?

Peut-être en poussant les gens à réfléchir à ce qu'ils attendent du futur, suggère Philippe Bihoux. « Est-ce que la bonne manière d'aborder le 21^e siècle, c'est vraiment la **ville intelligente**, optimisée avec des données stockées dans un centre au Groenland, lui-même possédé par une multinationale californienne ?, questionne-t-il. Est-ce qu'on veut vraiment des objets numériques et des capteurs connectés fabriqués en Asie du Sud-Est avec des ressources issues d'une vingtaine de pays différents, dont une dizaine sont instables politiquement ? »

Mais pour l'ingénieur, il est illusoire de penser échapper à ce système tant que la majorité des gens verront la démarche comme un sacrifice. « On n'arrive déjà pas à favoriser la solidarité sur une génération, alors difficile de croire que c'est l'argument d'une planète propre pour les générations futures qui va faire la différence et pousser les gens à changer leur mode de vie. »

En revanche, M. Bihoux pense qu'une société moins technologique et moins « croissantiste » peut combler certains manques et apporter du mieux : « Je pense par exemple à la question de l'emploi. Aujourd'hui, on essaye de remplacer le travail humain le plus possible par des machines, des usines ferment, des activités naissent, certes, mais clairement, les gens ont du mal à tous devenir concepteurs de drone ou analystes informatiques », sourit-il.

Face à cet état de fait, l'auteur de *L'Âge des low tech : vers une civilisation techniquement soutenable* veut remettre le travail humain au cœur du questionnement. Un argument de taille à l'époque où les classes moyennes craignent souvent le déclassement et où l'aliénation professionnelle est plus que jamais décriée. « On pourrait aller vers un monde moins exigeant en ressources et en énergie, mais dans lequel on aurait tous un travail, voire deux, l'un manuel l'autre plus intellectuel, le tout avec plus d'équité, de proximité, de solidarité, etc. »

Responsabiliser nos politiques

Bien sûr, difficile de croire que des changements majeurs s'opéreront sans volonté politique. « Il y a ce discours chez certains écologistes de dire que les politiques n'agissant pas à la hauteur où ils devraient agir, on va prendre notre destin en main, au niveau familial, au niveau des quartiers, etc. C'est bien, reconnaît Philippe Bihouix, mais pour moi le niveau politique reste indispensable pour réglementer, interdire, mais aussi influencer des pratiques, soutenir la recherche allant vers davantage de sobriété, etc. »

Mais selon Philippe Gauthier, le Québec n'en est pas là du tout. « Pour le moment, notre politique environnementale est plus une politique industrielle déguisée. L'idée c'est d'aller chercher de nouveaux marchés en vendant des nouveaux produits énergétiques, montre-t-il. Les politiques environnementales sont un peu au service indirect de la destruction de l'environnement : on cherche des solutions pour polluer un peu moins, un peu plus longtemps. » Reste à savoir si des initiatives comme le Pacte, signé à l'heure où nous écrivons ces lignes par plus de 262 000 personnes, suffiront pour faire pencher la balance en faveur d'un monde plus vert.



Canada

un (très) long chemin à faire

- ✿ Le Canada est dans le top 10 des pays qui émettent le plus de CO₂ au monde.
- ✿ Entre 1990 et 2016, les émissions de CO₂ et GES ont augmenté de 17 %.
- ✿ Le Canada est le pays qui produit le plus de déchets par habitant au monde. En effet avec 0,5 % de la population mondiale, nous produisons 2 % du volume de déchets générés sur la planète.
- ✿ La croissance des émissions du Canada durant cette période est principalement attribuable à l'augmentation des émissions provenant du secteur des mines, de l'exploitation pétrolière et gazière ainsi que du secteur des transports.
- ✿ Si tout le monde consommait au même rythme que les Canadiens, il faudrait plus de 4,7 planètes Terre pour répondre à la demande en ressources et absorber l'ensemble des émissions de gaz à effet de serre.
- ✿ Au rythme actuel, la cible de réduction des émissions de gaz à effet de serre fixée pour 2030 par le gouvernement de Justin Trudeau ne sera pas atteinte.

Sources : Gouvernement du Canada (2018) ; Commission de l'écofiscalité du Canada (2018)



Vincent Verzat

Changer le monde un abonné à la fois

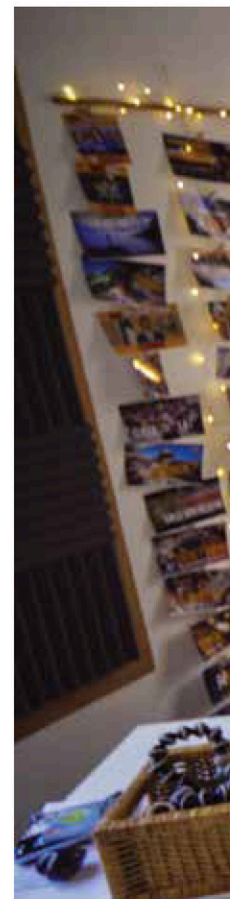
À 28 ans, Vincent Verzat est un vidéaste activiste français suivi par plus de 156 000 personnes. Créateur de *Partager c'est sympa*, un projet présent à la fois sur YouTube et sur Facebook, il utilise les codes des réseaux sociaux pour sensibiliser son public à des causes sociales et environnementales. Portrait d'un acteur de changement.

Depuis plusieurs années, Vincent Verzat s'adresse à un auditoire qui a entre 20 et 35 ans. Son objectif : vulgariser, parfois avec une touche d'humour, de nombreux enjeux de société, afin d'amener les gens à penser un monde plus juste et plus durable, tant au niveau local et national qu'international.

Ainsi, parmi ses sujets de prédilection, se trouvent le féminisme, les déchets nucléaires, la mondialisation, les multinationales, les banques, la lutte contre les inégalités, la répartition des richesses, les mobilisations citoyennes et l'environnement.



PAR MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
PHOTOGRAPHE-PARTICIPANT



« La radicalité c'est vraiment au cœur du projet *Partager c'est sympa*. Cela veut dire aller à la racine du problème, trouver et nommer les responsables. »

L'urgence climatique

Pour expliquer l'importance qu'il attache à ce dernier sujet, Vincent Verzat a des mots très clairs : « *Bientôt, nous allons être incapables d'empêcher des phénomènes de rétroaction et d'emballement climatique, ce qui rendra la vie sur Terre de plus en plus difficile, voire impossible*, dit-il. *C'est pourquoi il faut agir maintenant.* »

L'action est au cœur de son travail : « *Le but n'est pas seulement de sensibiliser, mais aussi de montrer à ceux qui nous suivent qu'il existe des solutions* », continue-t-il.

Ainsi, dans une vidéo intitulée *L'affaire du siècle*, il invite les citoyens à attaquer en justice l'État français, à qui il reproche son inaction face au dérèglement climatique.

De même, dans une vidéo portant sur la COP 23 de Bonn, en Allemagne, il donne de la visibilité à une action de désobéissance civile pacifique menée par 4000 personnes, qui ont occupé la mine de charbon à ciel ouvert d'Ende Gelände, l'une des plus polluantes d'Europe. Son objectif : montrer qu'il peut s'agir d'un moyen de faire avancer réellement les choses.

En décembre 2018, il s'est aussi rendu à Katowice en Pologne pour la COP 24, afin de constater, en images, que rien n'a vraiment changé du côté des États. Et aussi pour dénoncer le fait que les industries polluantes payent pour cette conférence, en plus de partager avec son auditoire les actions citoyennes accomplies un peu partout sur la planète pour faire bouger les choses.

Plus récemment, Vincent Verzat a également participé, avec de nombreux *youtubers*, à la création du mouvement *Il est encore temps*, qui propose notamment des pistes d'actions concrètes personnalisées aux citoyens pour agir en faveur de l'environnement.

Pas à pas vers l'engagement social

Alors, comment devient-on un acteur de changement à moins de 30 ans ? Vincent commence à travailler comme vidéaste activiste pour différentes ONG. Pour elles, il réalise des vidéos de communication. En parallèle, dans ses temps libres, il produit des vidéos depuis sa chambre, pour traiter de sujets qui l'intéressent, tels que les questions climatiques. En 2017, au moment des élections françaises, il fait un nouveau pas et décide de sortir dans la rue pour aller à la rencontre des Français.

Parmi les formats qui l'ont lancé, il y a une vidéo intitulée *Cinq trucs pour parler avec un connard*. Dans celle-ci, il donne des conseils pour mieux communiquer et dialoguer avec ceux qui n'ont pas la même opinion que soi [racistes, homophobes, climatoseptiques, machos]. « *Faut que tu respire un coup et que tu essayes de voir en face de toi un être humain qui a le même besoin que toi*, dit-il ainsi au début de la vidéo. *Si tu avais eu la même vie et que t'avais fait les mêmes rencontres que lui, bah peut-être que tu penserais exactement la même chose.* »

En peu de temps, il parvient à cumuler deux millions de vues.

Peu à peu, l'idée de créer une chaîne qui regrouperait ce type de format s'impose, et *Partager c'est sympa* naît. Avec le temps, la structure prend forme, et l'équipe commence à décliner le projet autour de plusieurs catégories de vidéos. Par exemple, dans la série *Le vlog des gens qui se bougent*, il se déplace pour aller rencontrer des gens qui luttent ou inventent des solutions de rechange et des nouveaux modes de vie. En fait, il veut faciliter la compréhension entre le public et ceux qui se battent.

Les codes d'internet

Selon lui, la vidéo sur internet est un médium idéal pour réaliser cela. « *La vidéo c'est un format qui raconte des histoires et qui permet de transmettre de nouveaux récits facilement. Si on compare avec la télévision, on voit que ça ne se fait pas aussi aisément*, affirme-t-il. *De fait, si tu es touché par une émission, tu vas peut-être envoyer un SMS à tes amis en leur disant d'allumer leur poste. Mais il ne sera pas aussi facile de faire voyager ce format. Alors que là, les vidéos, elles voyagent.* »

Persuadé de la puissance d'impact que présente la vidéo, Vincent Verzat ne se considère pourtant pas comme un *youtuber*. « *Je me considère plutôt comme un vidéaste activiste car je n'utilise pas qu'un seul moyen pour sensibiliser les gens : je suis à la fois sur YouTube, Facebook, Instagram et Twitter.* »

Mais cela ne l'empêche pas d'utiliser tous les codes des *youtubers* pour parler à son public. « *Ce qui fonctionne aujourd'hui, c'est un visage qu'on voit régulièrement, qui nous parle avec un certain*



rythme, avec un certain ton, indique-t-il. C'est le meilleur moyen de transmettre un message et c'est aussi le meilleur moyen de construire une communauté. »

Mais si internet et les réseaux sociaux sont un outil de changement pertinent, le vidéaste redoute aussi la fragilité qu'ils induisent. *« Si un jour on dérange suffisamment, si on menace trop ce système, il suffit d'une décision de nos dirigeants pour faire fermer une page Facebook ou un compte Twitter, déplore-t-il. Ils pourraient aussi le faire d'une manière plus insidieuse en réduisant la portée de nos publications sur les réseaux sociaux. »*

Radicalité

Il faut dire que Vincent Verzat et son équipe ne mâchent pas leurs mots. Il y a quelques semaines, sortait par exemple une vidéo intitulée *Vœux du Président : lucidité, radicalité, solidarité*. Dans celle-ci, il affirme : *« être pragmatique requiert de la radicalité »*.

Selon lui en effet, pas de combat sans radicalité. Conscient que le terme peut faire peur, il s'explique : *« La radicalité c'est vraiment au cœur du projet Partager c'est sympa. Cela veut dire aller à la racine du problème, trouver et nommer les responsables, montre-t-il. Mais c'est aussi se permettre de se libérer de certaines lois qui sont légales mais qui sont injustes, par exemple parce qu'elles protègent ceux qui détruisent la planète. »*

Il rappelle aussi que cette radicalité est inhérente à l'urgence de la situation : *« Le temps joue réellement contre nous. Il faudrait aller*

plus loin, plus vite. Par exemple, il faudrait que la France soit totalement débordée de militants écolo qui bloquent toutes les infrastructures pétrolières et qui transforment profondément leur ville de fond en comble ».

Demain

Le message semble passer. Depuis que Vincent Verzat est dans le milieu, il a vu son public grandir et devenir davantage réceptif aux questions écologiques. Surtout, il considère que de nombreuses personnes sont sorties d'une sorte de naïveté : *« Je vois bien la différence entre l'époque de la COP 21 et aujourd'hui. Il y avait une grande confiance dans la capacité des États à prendre les bonnes décisions. C'est beaucoup moins le cas aujourd'hui. »*

Pertinente et populaire, la recette de *Partager c'est sympa* donne envie à l'équipe d'aller plus loin, en développant par exemple des formats d'investigation intégrant une approche journalistique.

Parmi les sujets qui seront abordés dans ces nouveaux segments, Vincent Verzat cite le thème de l'effondrement de la société industrielle, qui n'est pas nécessairement négatif selon lui. *« On a envie de transmettre un récit qui permet aux gens de faire le deuil d'un avenir trop positif, car nous pensons que c'est cela qui va les pousser à réagir. »*

Pour l'instant basé en France, le vidéaste s'est fait un nom au Québec, où un public le suit déjà. D'ailleurs, il a vécu ici trois ans et compte bien revenir un jour, notamment pour collaborer avec des associations qui travaillent sur les questions environnementales.

Comment fais-tu ta part pour l'environnement?

PHOTO : MICHAL WICHRZYNSKI (UNSPLASH)



Planter des arbres

Moi, je fais ma part pour l'environnement en plantant un pollueur. (rires) Plus sérieusement, j'ai tenté de planter des arbres qui sont donnés par la Ville. Ça arrive qu'ils fassent des petits dons au printemps. Il faudrait aussi qu'à la SQDC, on puisse ramener nos contenants/sacs pour les faire remplir. On devrait faire la même chose à SAQ et consigner les bouteilles de vin.

ROBERT MONDAT
CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX

La génération de mon père

Je ne jette pas de papiers à terre. J'ai pas d'auto. Je fais le moins de gaspillage possible. J'achète des produits pas trop emballés, mais de toute façon, je fais du recyclage. La même chose pour l'eau. Je ne la fais pas couler pour qu'elle devienne froide. J'aime mieux la mettre au frigidaire. C'est ma manière de l'économiser. C'est la génération de mon père qui a tout bousillé.

ANTOINE DESROCHERS
CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO, SAINT-HUBERT/BOUCHER

Une planète bleue

Je jette la nourriture dans le compost. Au lieu de jeter mes *kleenex* par terre, je les garde dans mes poches. Même le papier de toilette chez-moi, je le jette aux poubelles. La planète contient deux tiers d'eau. C'est très important d'en prendre soin. C'est l'eau qui nous fait vivre, qui nourrit la planète, qui fait pousser les plantes et les légumes. Elle peut sauver des vies. Conservons la couleur de l'eau qui est bleue.

JACQUES ÉLIZÉ

CAMELOT SAINT-LAURENT / SAINTE-CATHERINE

Des bouteilles d'eau consignées

Moi, je fais du recyclage, mais je me pose des questions sur le rinçage. Je manque d'informations sur ce qui se recycle réellement, comme les boîtes de pizza ou le polystyrène. Y'a l'Éco-quartier où je peux appeler pour avoir des infos, mais ils sont bien occupés. J'aimerais aussi que les bouteilles d'eau soient consignées. C'est beau critiquer, mais il faut proposer des solutions.

BENOIT CHARTIER

CAMELOT IGA PLACE BERCY

Donner au lieu de jeter

Y'a pas longtemps, j'ai fait ma part pour l'environnement. Au lieu d'utiliser des verres jetables quand je prends des Polar Pop au Couche-Tard, je me suis acheté un verre réutilisable que je fais remplir. Sinon, je fais de la récupération et je vais porter le linge que je porte plus à la Mission Old Brewery au lieu de le jeter. Je trouve qu'on gaspille beaucoup trop. Donc, donnez ce que vous n'utilisez plus ou du moins essayez de réutiliser au maximum quelque chose avant de vous en débarrasser.

MICHEL DUMONT

CAMELOT MÉTRO CARTIER

Faire sa run

Je constate les changements de température. Les étés sont très chauds, pis les hivers sont en dents de scie. Ça a des effets sur moi. Je fais de la récupération depuis longtemps. Tous les lundis, je fais ma *run*. Je ramasse la ferraille et je la revends. Je ramasse aussi les poêles, les frigidaires et je vais les porter dans les centres de collecte. Je fais la même chose avec les canettes. Des fois, je trouve des gros conteneurs remplis de canettes. Avant, en dessous du pont Jacques-Cartier, il y avait une place où les gens laissaient leurs canettes et leurs bouteilles vides pour que les itinérants puissent les revendre.

MAXIME VALCOURT

CAMELOT THÉÂTRES DU RIDEAU VERT ET DU NOUVEAU MONDE

Des cochonneries un peu partout

Je jette mes canettes à la récupération. Je trouve que la ville n'est pas ben propre. Il y a des cochonneries partout. Y pourrait avoir plus de poubelles, surtout dans le métro. Sinon, je ne gaspille pas d'eau : j'en bois pas ! (rires) À part de ça, je fais pas grand-chose.

MARIO ST-DENIS

CAMELOT MÉTRO MCGILL

Aller vivre sur Mars

Ah mon Dieu, j'ai passé à CBC pour ça le 26 décembre. C'était un vox pop. Il voulait savoir ce que j'avais fait pour l'écologie à Noël. J'ai répondu que j'enveloppais pu mes cadeaux depuis une couple d'années. J'essaie de recycler le plus possible. Pis, j'essaie d'acheter des produits qui ne sont pas suremballés. C'est effrayant ce qui se passe avec la planète. On va quand même pas aller vivre sur Mars ! On peut peut-être pas arrêter les changements climatiques, mais on peut au moins les ralentir.

SYLVIE DESJARDINS

CAMELOT ONTARIO/CHAMPLAIN



MILTON FERNANDES
RESPONSABLE DE LA CRÉATION VISUELLE

Ça commence par « toi »

Pourquoi lire ce livre ? Pour sauver la planète ? On s'en fiche de la planète, non ? Pourtant, on sait qu'en moyenne, à peine arrivés au mois d'août, on a déjà consommé l'entièreté des ressources que la planète peut produire en un an. Alors, que nous faut-il pour nous réveiller ? Et si, ce qui nous manquait, c'étaient des solutions du quotidien, histoire de distinguer une lumière au bout du tunnel.

365 gestes

C'est avec cette conviction que Julien Vidal a décidé de se lancer dans une aventure d'un an, et de le partager dans un voyage de 304 pages intitulé *Ça commence par moi*. Son projet est simple : tester et approuver quotidiennement une action écocitoyenne pendant 365 jours : l'occasion de se poser de nouvelles questions, de rencontrer des nouvelles personnes et de découvrir de nouveaux projets.

Rêver

Mais faut-il vraiment prendre au sérieux un livre qui se revendique comme *Un manifeste utopiste pragmatique et réjouissant* ? Par définition, l'utopie est un idéal social ou politique qui ne tient pas compte de la réalité, ou qui se juge irréalisable. Je poserais la question à l'envers : n'est-ce pas la chose la plus pragmatique du monde que de tenter de changer les choses à son échelle ? N'est-il pas logique de commencer par soi ? « *Et si nous mettions toute l'énergie que nous gâchons chaque jour à chercher des coupables au service de la construction d'un changement de nos priorités ?* », interroge d'ailleurs l'auteur, comme pour rappeler qu'il vaut mieux être dans l'action que dans la réaction.

S'informer

Tout au long du livre, le lecteur se laisse ainsi guider par une question : par où se trouve le chemin du changement ? Et la réponse qu'a choisie l'auteur est simple : l'information ! Selon lui, s'informer et informer les autres est la clé du succès. Aussi, à travers cet ouvrage, vous aurez accès à des listes, des astuces et des exemples vous permettant de réveiller - ou de stimuler - votre conscience écocitoyenne, et celle de vos proches. Pour Julien Vidal la coopération est intimement liée au changement. « *Que ce soit au travail ou de manière plus globale dans notre façon de vivre ensemble, observe-t-il, je constate qu'il y a actuellement une remise en cause de plus en plus forte de notre objectif commun quant au choix de société que nous souhaitons.* » Bref, un ouvrage à dévorer pour apprendre à agir ensemble. Bonne lecture.



Document

Ca commence par moi

Soyons le changement que nous voulons voir dans le monde : un an pour vivre autrement, 365 raisons d'y croire.

Julien Vidal
Éditions du Seuil, 2018, 304 pages

RAPSIMLe réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

20 ans de solidarité

Pierre Gaudreau · Directeur du RAPSIM

En 1998 se tenait le Colloque L'itinérance à la carte, co-organisé par le RAPSIM et une concertation de groupes d'ailleurs au Canada. Cette rencontre visait à faire reconnaître l'existence de l'itinérance dans différentes communautés.

Suivant ce Colloque, le RAPSIM et des acteurs impliqués dans la lutte à l'itinérance de Hull, Québec, Drummondville et Sherbrooke ont développé une concertation qui allait donner naissance au Réseau SOLIDARITÉ itinérance du Québec (RSIQ), qui célèbre cette année ses 20 ans.

Ce jalon important est l'occasion de souligner le rôle essentiel qu'a joué le RSIQ dans la reconnaissance du phénomène de l'itinérance et, surtout, l'identification des actions à mener pour le contrer.

Le rôle fondateur du fédéral

En novembre 1999, l'annonce par le gouvernement fédéral de Jean Chrétien d'une Stratégie pour les sans-abri, avec des investissements importants pour soutenir l'action des groupes communautaires, allait jouer un rôle majeur dans le développement du RSIQ.

Au Québec, ces fonds devaient seulement être dirigés vers Montréal et Québec. Tout en reconnaissant la concentration de l'itinérance dans ces villes, les tables régionales membres du RSIQ ont demandé que ces fonds soient étendus à d'autres

municipalités où le phénomène était aussi présent ou à prévenir. Hull, Sherbrooke, Trois-Rivières et six autres villes ont ainsi reçu des fonds pour appuyer leur action.

À l'origine prévu pour un horizon de trois ans, ce soutien fédéral a été reconduit grâce aux pressions exercées en grande partie par le RSIQ. L'actuel gouvernement a même annoncé sa poursuite pour 10 ans avec des budgets doublés jusqu'en 2028.

Les tables régionales membres du RSIQ ont joué un rôle clé dans l'identification des besoins, des solutions et des priorités au sein de planifications communautaires locales qui ont permis d'orienter les investissements. Différentes interventions pour contrer l'itinérance de même que le soutien à des projets de logements sociaux et de lieux d'accueil ont été soutenus.

Le besoin d'une Politique en itinérance

Dès 2004, les membres du RSIQ ont initié la demande pour l'adoption au Québec d'une Politique nationale en itinérance. Lors des premiers États généraux de l'itinérance au Québec, tenus en 2005, la déclaration Droit de cité identifiait la nécessité d'une telle politique. Le RSIQ a alors articulé cette demande dans une plate-forme largement appuyée.

Cette demande allait faire l'objet en 2008 et 2009 d'une très importante Commission parlementaire sur l'itinérance, elle-même itinérante. S'ouvrant à Montréal à côté de la Place Émilie-Gamelin, elle allait permettre aux élue.e.s d'entendre parler (de) la rue. Le rapport unanime de cette Commission recommandait l'adoption d'une Politique en itinérance.

Un gain majeur

La bataille ne sera finalement gagnée qu'avec l'adoption, en février 2014, de la Politique nationale de lutte à l'itinérance : Ensemble pour éviter la rue et en sortir, laquelle fût développée par un comité de travail dont faisaient activement partie les responsables du RSIQ.

La Politique adoptée sous la direction de la ministre Véronique Hivon reprend la vision globale que prônait le RSIQ et son analyse de l'itinérance comme étant un déni de droits. Elle identifie la responsabilité gouvernementale d'agir en amont et en aval sur cinq axes : logement, revenu, santé et services sociaux, réinsertion et éducation, ainsi que cohabitation et judiciarisation.

Cette Politique a permis de se doter d'un Plan d'action interministériel interpellant 10 ministères. Son adoption représente le gain le plus significatif des 20 ans de luttes du RSIQ.

Avec les investissements plus importants et l'engagement plus sérieux qui ont été demandés au gouvernement Legault et à la ministre Danielle McCann, la voie que pave la politique pour contrer l'itinérance pourra encore mieux être suivie.

Bien que beaucoup reste à faire, les membres du RSIQ, par leur vision, leurs revendications et leurs actions, ont contribué au développement de réponses qui ont permis à des milliers de personnes d'éviter la rue et d'en sortir. ■

PHOTO : ANDRÉ QUERRY



PHOTO Anne Bonnefont et Nathalie Rech, qui ont été coordonnatrices au RSIQ, ont grandement contribué à l'adoption de la Politique en itinérance.

ENTREVUE

Catherine Dorion L'Insoumise



La députée-poète revient sur ses débuts

PAR MATHIEU THÉRIAULT
CAMELOT DE L'ÉPÉE / BERNARD

QUÉBEC – Elle ne laisse personne indifférent. Elle a des supporters comme des détracteurs. Sitôt élue à l'Assemblée nationale, la députée-poète de Taschereau a fait parler d'elle pour sa tuque, son T-shirt, ses chaussures et son sens de la formule peu protocolaire. Notre camelot-rédacteur a choisi de questionner Catherine Dorion d'un point de vue de gauche. En entrevue, la comédienne et chroniqueuse est aussi revenue sur ses premiers pas de parlementaire en promettant de ne jamais devenir « *politicienne* ». Entre Mathieu Thériault et elle, le tutoiement s'est vite imposé. La députée de Québec solidaire a choisi de rencontrer L'itinéraire le 12 décembre dernier, au salon de thé Le Lièvre & la Tortue, dans le quartier Limoilou, à Québec.



PHOTO : ALEXANDRE DUGUAY

Qu'est-ce qu'une fille comme toi fait dans un endroit comme l'Assemblée nationale?

C'est là que se situe une grosse partie du pouvoir, mais pas tout le pouvoir. Il y a du monde plus puissant qui pèse fort sur nos gouvernements. Mais une bonne partie des leviers du pouvoir se trouve au Parlement. Parmi toutes les personnes qui militent pour des choses que je considère comme valables et nécessaires – l'environnement, la culture, l'égalité et la justice – personne ne veut aller en politique. Au début, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi. Alors j'ai cherché et j'ai entendu : «*Au parlement tu es obligé de te travestir, de mentir pis c'est de la marde.*» Mais crime, je me dis qu'on se prive d'un des plus importants outils politiques pour propulser le changement social. Si on dédaigne le pouvoir, ça ne changera jamais. Je sais que je peux avoir un impact. Alors j'ai suivi les paroles de Gandhi : «*Sois le changement que tu veux voir dans le monde*». Je me suis dit que si je n'arrive pas à convaincre personne de le faire, je le ferai. Peut-être que mon acte va être plus convaincant que mes paroles. Voilà ce que je fais là!

Qu'est-ce que ça change dans la vie d'être députée?

Ça me fait peur, car je tiens beaucoup à ma liberté. Je suis travailleuse autonome et artiste depuis 10 ou 15 ans. Avec mes enfants – j'en ai deux – j'aime être moins stressée et passer du temps dans le bois. J'essaye d'ailleurs de leur enseigner la lenteur, car je viens d'une famille de femmes très énergiques, avec beaucoup de *drive* et *workaholics*. J'en suis une moi aussi. C'est une addiction, un vrai problème. Alors j'essaye d'écrire et de me calmer. Je milite pour un monde où on se calme et où on arrête le productivisme. Or je m'en vais dans une job qui va me demander de faire ça. Il y a une partie de moi qui a mal au cœur, mais je me dis que c'est le prix à payer pour que mes actions aient un sens. C'est une chose très douloureuse de ne pas voir un sens à la vie. Il faut donc lutter pour les choses qu'on considère importantes, par exemple les trésors de culture laissés par les gens avant nous, l'amour du territoire, l'amour des uns pour les autres, la charité. Si on ne veut pas que ces choses-là meurent, il faut se battre pour. Si on ne se bat pas, on ne sait plus pourquoi on est là et pourquoi on a mis des enfants au monde.



Qu'est-ce que tu fais concrètement comme députée?

C'est un peu comme au cégep, tu as des semaines en session et d'autres pas. À date, j'ai vécu seulement deux semaines de session. J'espère que je vais m'habituer. Car c'est un peu comme être à l'école : tu es là, il faut que tu écoutes, tu ne peux rien dire. C'est vraiment plate. Ils déposent des documents, ils font des allocutions. Tout à coup on passe au vote sur un truc sur lequel tout le monde est d'accord. Genre : « *on reconnaît l'apport des Autochtones dans la culture québécoise* ». Bien oui, tout le monde vote pour. Mais quand c'est un truc comme : « *est-ce que vous allez fournir deux sorties culturelles aux étudiants comme vous vous étiez engagés?* » Bien là, les trois partis d'opposition votent pour et le parti au pouvoir vote contre. Là, c'est super ronflant et super prévisible. La période de questions est un spectacle tellement rodé. Je trouve ça fou. Cependant, il y en a qui trippent là-dessus. GND (Gabriel Nadeau-Dubois) trippent là-dessus. Il sait où nager dans cette mer de procédures. Il voit où on peut forcer le gouvernement à s'engager. Il a une intelligence que je n'ai pas encore. Je sais que ce n'est pas là le cœur du changement. La majeure partie du changement social va venir de l'extérieur du Parlement.

Que fais-tu quand tu n'es pas en Chambre?

On fait le lien avec les organismes du comté, avec les citoyens de Taschereau. Et ça, c'est toute sorte de monde. Ça peut être un groupe de parents, un groupe de quartier. Moi, j'arrive avec les ressources de mon bureau du député. On peut se mettre ensemble, faire venir les médias et organiser une mobilisation. Par exemple, pour obliger un immeuble de personnes âgées à installer des gicleurs. Donc il y a ces petites choses-là dans le comté. La fonction de député te donne de l'*exposure*. Ça aide à mobiliser. Tu sais, on va le faire sur le troisième lien, on va le faire sur l'école publique, on va le faire sur plusieurs choses. On va le faire sur les choses qui nous tiennent à cœur, par exemple le « temps ». On veut libérer le temps. Je trouve ça important, le temps (libre), je commence à en parler. Je vois qu'il y a de l'écho sur le terrain. Le terrain, c'est ce que j'aime le plus faire.

N'as-tu pas ouvert la porte en acceptant une session de photo pour *Le Journal de Québec* ?

Dès le jour de mon élection, ils ont parlé de mes vêtements, de ma tuque et de mon gilet. Alors j'ai dit ça va juste clore le sujet. J'étais folle et naïve. Je pensais que ce serait un article positif et sympathique. Je me disais : «*bien voilà, on fait les choses un peu différemment à QS et voilà c'est fini*». Mon expérience des médias va devenir un peu plus rodée. C'est une jungle et j'improvise en direct.

Que ferais-tu si tu n'étais pas d'accord avec ton parti ?

Je respecterais le choix démocratique des membres. Il n'y a pas de ligne de parti rigide à Québec solidaire (QS). Durant toute cette histoire sur les vêtements, il n'y a personne qui m'a dit : «*non fais pas ça*». Les gens de QS sont super respectueux de la diversité. Ça fait partie de l'ADN du parti et ça paraît. Mais sur les enjeux, on a un programme et une plateforme. Si j'arrivais et je disais : «*moi je veux l'école privée*», ben là ça ne marcherait pas. QS, c'est juste un outil, ce n'est pas une religion ou une famille. On voit une cause commune à tous nos problèmes : le capitalisme. On se met ensemble pour que notre lutte soit cohérente et on se donne des outils. Pour moi, c'est ça QS, il faut qu'on s'entende sur quelque chose. Notre programme, c'est notre contrat. Si je suis mal à l'aise avec un vote du congrès, je ne vais pas aller défendre cette question-là. Je ne peux pas mentir. Je ne peux pas aller militer pour quelque chose à laquelle je ne crois pas. Je ne suis pas capable. Je vais juste me retirer de l'enjeu et je vais laisser d'autres personnes le faire. À l'inverse, il y a d'autres éléments du programme que je peux prendre et porter. Il y a beaucoup d'espace. Il n'y a pas de ligne de parti. L'opinion de chacun compte.

Comment as-tu réagi au fait que ton style vestimentaire soit devenu un enjeu d'intérêt public ?

J'étais vraiment étonnée. Je n'avais jamais pensé que ce serait à un tel point. Mais ça m'a fait vraiment plaisir de mettre en lumière les absurdités, les barrières psychologiques d'une classe, d'une élite, qui dit «*oui tout le monde est égal, ici c'est la maison du peuple*». Mais dès qu'il y en a un qui arrive et qui ne ressemble pas à l'élite, on tire dessus à boulets rouges. C'est clair et on voit le jeu. Si tu veux rentrer dans l'arène du pouvoir, il faut que tu leur montres que tu veux leur ressembler, que tu veux faire partie de leur gang. Lèche des culs, fais comme eux, fais ce qu'ils attendent de toi, et espère qu'ils te prennent dans leur gang. Moi j'assume ça, parce que j'ai fait toute ma campagne en disant : «*Je ne suis pas une politicienne, je ne veux pas être une politicienne. Je suis une citoyenne qui s'en va dans les lieux du pouvoir pour en inspirer d'autres à venir avec moi pour prendre ça et démontrer que c'est à nous, que c'est pas aux lobbys*». Comme j'arrive en disant «*je ne veux pas être des vôtres*», c'est sûr qu'ils ne m'aiment pas.

Comment se sent-on lorsqu'on devient la nouvelle «tête de tuque» de certains chroniqueurs ?

Moi, je ne lis pas ces chroniques-là. J'ai fait le deuil de plaire à tout le monde. Je suis rendue là dans ma vie et ça me libère vraiment. Il y a du monde qui me hait et qui ne me connaît même pas. Ce qu'ils jugent de moi, ce n'est même pas moi. Quand ils parlent de moi, ils ne savent pas qui je suis. De l'autre côté, je défoule du monde, des gens qui pensent qu'il n'y a rien qui se peut, qu'on perd tout le temps, qu'on va toujours perdre, qu'on va toujours être déprimé collectivement. Et tout à coup, ils voient quelqu'un qui se fait rentrer dedans et qui reste droit et ils font «*Ha!*». Moi, je m'en *crisse* de Martineau, c'est un gars aucunement intéressant. Je ne vois pas ce qu'il amène. Elle est où la beauté ? Il est où ton don ? Où est-ce que tu aides ? Où est-ce que tu fais du bien ? Peut-être qu'il a quelque chose de bon en lui, mais l'action qu'il fait dans le monde, c'est juste de la négativité. Alors pourquoi voudrais-je être son ami ? C'est quelqu'un que je ne veux pas dans ma gang. Finalement, tout ça a été un apprentissage depuis janvier. Dans la rue, c'est à peu près 98 % positif. Des gens me disent : «*Tiens bon. On est derrière toi. Laisse-les pas te changer. Moi, j'aime ton linge*». Alors je suis super émue, je ne suis plus en *crisse* et j'ai juste de l'amour.

Tu es passée d'une slameuse underground à une députée dont on commente le linge et le salaire ? As-tu peur d'avoir à choisir entre l'artiste libre et rebelle et la parlementaire tenue au décorum ?

Je vais définitivement toujours être la première. Si je deviens l'autre, je vais faire une dépression.

Tu es surtout habituée aux critiques de la droite et des radio-poubelles. Mais dans une perspective de gauche, que réponds-tu à ceux pour qui les élections sont un piège à cons? Que dire aux militants impliqués dans des mouvements sociaux qui ont voté pour un parti qui ne pourra changer quoi que ce soit?

Moi je leur parlerais de la diversité des tactiques. Moi, je respecte chaque tactique. Si tu penses que c'est en te désengageant du système capitaliste et en fondant une commune que tu peux partir un mouvement et l'élargir, ben c'est bon. Fais-le! À ceux qui pensent qu'il faut aller chercher les institutions, tu ne peux pas leur dire : « *arrête de croire à ça* ». On vient tous avec nos désirs, nos fois, nos croyances. Moi j'essaie de faire quelque chose. Tu as le droit de ne pas y croire, mais respecte-moi. Je pense qu'on peut gagner quelque chose. Il y a beaucoup d'anarchistes qui me regardent faire et qui disent : « *Oui ça, c'est intéressant, je ne crois pas à ce que tu fais, mais tu y vas à fond et je respecte ça* ». Faisons les choses à fond. Ce n'est pas grave si on ne croit pas tous la même affaire. Ça prend une diversité de tactiques. '

À L'itinéraire, on est préoccupé par les enjeux d'itinérance et de pauvreté. Est-ce que toi et ton parti pouvez faire quelque chose sans être au pouvoir?

C'est sûr qu'on n'est pas au pouvoir. Mais on peut mobiliser et sensibiliser, donner du pouvoir aux gens et aux groupes qui gravitent autour de la pauvreté. Il y a plein de groupes sur le terrain qui bénéficient de ce travail-là. Moi, je vois mon action politique dans la lunette du militantisme pour changer les consciences. Pour prendre le pouvoir, ça prend un gros mouvement social. Sinon, ça ne sert à rien de prendre le pouvoir; on va se faire manger par les lobbys. Il faut qu'on ait notre lobby populaire, le peuple qui se lève. Pour faire lever le monde, il faut leur donner confiance. Il faut travailler sur la confiance, sur l'espoir, sur l'*empowerment*. Dans mon comté, il y a plein de monde qui vit sous le seuil de la pauvreté. On est allés dans des HLM, dans des *buildings* où les gens voient la politique en disant « bof »! On a réussi à réveiller un peu de ce monde-là qui a dit « *c'est cool on va voter* ». Moi ça me parle et ce n'est pas juste le fait d'aller voter. Il y a plein de monde sur le terrain qui fait l'effort de s'organiser et ces mouvements-là peuvent grossir. Moi je trouve ça beau quand le monde qui pensait

qu'il n'y a rien à faire se met à réaliser de petites victoires. On peut gagner des fois, ça vaut la peine de s'impliquer. À ce moment-là, ils deviennent un modèle pour leurs enfants, leurs voisins et le monde comme eux. On n'est pas obligés d'être soumis et impuissants. C'est beau et ça prend de l'inspiration. En gros, ce qu'on peut faire pour la pauvreté, c'est militer, s'organiser, inspirer, travailler sur l'espoir et le pouvoir qu'il donne.

Québec solidaire pourrait-il faire adopter un projet de loi?

Ça serait un miracle! On peut déposer un projet de loi et que le gouvernement le trouve « très bon », mais ça n'arrive jamais dans les faits. C'est arrivé une fois dans l'histoire de QS avec le projet de loi de Françoise David. Elle avait tellement bien fait son *lobbying* auprès du gouvernement. C'était un projet pour empêcher les propriétaires qui ont des locataires aînés de les faire déménager. Par exemple, une vieille madame qui reste là depuis 20 ans, tu ne peux pas la mettre dehors. Les aînés sont souvent locataires et ne sont pas fortunés. Ils n'ont pas beaucoup de moyens, pas de famille. Ce serait vraiment cruel de leur dire : « *tasse-toi, c'est moi qui arrive* ». Comme cela ne dérangeait personne au gouvernement et ça ne dérangeait pas trop l'ordre des choses, ça été tellement de travail pour un si petit résultat.

Qu'est-ce que tu dis à ceux qui croient qu'on n'a pas le choix d'être au centre pour prendre le pouvoir?

Eurk, ça n'arrivera pas! On voit ce qui se passe à travers le monde en ce moment et c'est inspirant. Il y a eu la campagne de Bernie Sanders, Corbyn en Angleterre qui a fait des gros gains, et la France insoumise avec Mélenchon. Il y a aussi Podemos en Espagne et Tsipiras en Grèce. Il y a vraiment une gauche internationale qui est en train de s'organiser avec des membres vraiment influents et inspirants. Autant la droite se « trumpise » et devient plus aigrie, autant il y a la même chose à gauche. Il y a une chute du centre, ce qu'Alain Deneault appelle « l'extrême-centre mou ». Des deux côtés, il y a une polarisation. Ménager la chèvre et le chou, ça ne sert à rien. Le monde se radicalise, et pas juste les partis politiques. Il y a la crise humaine, la crise du climat, c'est radical. Les solutions molles ne sont plus intéressantes. L'époque est radicale, elle-même. Alors il faut que les solutions soient claires et assumées. On n'a aucun intérêt, aucune envie, ni aucune bonne raison d'aller vers le centre.

rafaèle



PHOTO : ALEXANDRE DUGUAY

Si tu étais une ville dans le monde, ça serait laquelle ?

Québec. C'est la plus belle ville du monde. Sinon Sarajevo. (Rires.) Parce que ça ressemble à Québec en termes de grosseur et de culture.

Un pays dans lequel tu rêves d'aller ou de retourner ?

J'aimerais retourner dans les Balkans. Aussi, j'aimerais visiter la Mongolie. Je ne sais pas... sinon la Russie, la Turquie, la Bosnie.

L'endroit où tu voudrais le moins vivre ?

Montréal. (Rires) Mais non ce n'est pas vrai. Je dirais plutôt une grosse ville *full* d'autoroutes au sud des États-Unis.

Si tu pouvais te réincarner dans un personnage historique, ça serait qui ?

Pauline Julien. C'était surtout une artiste. Elle était très politique.

À l'inverse, le personnage dont tu aurais voulu que la mère se fasse avorter ?

Ça serait méchant de dire Pierre Elliot Trudeau. Alors je dirais Steve Bannon.

Un livre qui t'a particulièrement marqué ?

Terre des hommes de Saint-Exupéry et *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler.

La musique que tu écoutes pour te sentir bien ?

Levon Minassian.

Le film que tu as écouté jusqu'à en connaître toutes les répliques par cœur ?

C'est un film pour enfants, *La Dernière licorne*. Je viens de l'acheter à mes enfants. C'est beau, car il y a un personnage féminin qui défie le gros taureau, censé être le plus fort.

Un poète qui t'inspire particulièrement ?

Marjolaine Beauchamp.

Chiens ou chats ?

Les chiens. À cause de Charlot, mon chien.

Le but d'Alain Coté, il était bon ?

Je ne sais pas, je sais que c'est un *inside* de hockey. Mais si tout le monde de Québec dit oui, alors moi aussi.

Comme députée, as-tu eu l'occasion d'aider concrètement un de tes concitoyens ?

Oui, une école de quartier qui est devenue tellement populaire que les gens du quartier ne pouvaient même plus y aller. On a su hier que ça n'allait pas fermer.

Tu es critique en langue française, culture et communications. Que changerais-tu ?

En culture, j'obligerais *Netflix* à mettre 60 % de contenu produit au Québec. Mets ton *cash* et engage des réalisateurs et des acteurs québécois. En relations internationales, développer des liens de solidarité avec la gauche décomplexée en Amérique et en Europe. Pour les aînés et la jeunesse, financer des logements sociaux.



Tous les 15 du mois, nous publions du contenu original INSP. *The Big Issue Australia* propose cette entrevue avec la documentariste qui dresse un portrait de la célèbre artiste japonaise Yayoi Kusama. Exceptionnelle autant pour ses oeuvres hallucinantes que pour son sens de l'esthétisme, l'artiste octogénaire la plus populaire au monde a longtemps travaillé dans l'obscurité avant de connaître la gloire.

The height of **Kusamania**

BY KEVA YORK

Yayoi Kusama, the artist behind the eye-popping, mind-bending, perspective-shifting mirror rooms, is as extraordinary as her art, a new documentary reveals. Heather Lenz, the director behind *Kusama: Infinity* spoke to *The Big Issue Australia* about the importance of highlighting Kusama's work and the time and effort it's taken to put it all together.

Known for her immersive installations and her bulbous, black-spotted pumpkin sculptures, Yayoi Kusama is one of the world's most popular living artists. Colourful, bold and mesmerising, her aesthetic is both instantly recognisable and highly Instagrammable. Wherever she exhibits, queues the length of city blocks appear – queues made up of people waiting (and waiting) for their chance to step inside one of her discombobulating infinity mirror rooms, and snap a pic of all their reflected selves among the endless array of twinkling lights.

This wasn't always the case. Although Kusama, now 89, has been exhibiting since the 1950s (and built her first infinity mirror room in 1963), it wasn't until the 90s that she started to amass the kind of pop-cultural clout she wields today. For most of her career, she laboured largely in obscurity.

Kusama: Infinity documents the artist's life – as troubled as it is remarkable – and her belated rise to fame. It uses archival footage and images alongside interviews with artists, gallerists and Kusama herself – who cuts a striking figure onscreen in a bright red, polka-dotted ensemble: Minnie Mouse by way of *Comme des Garçons*.

Director Heather Lenz has been tracking Kusama's career since she first encountered her work as an art history undergraduate in the early 1990s. "These days, there's so much written about her," she says, "but at the time, there was only one catalogue. I read it, and the main thing I really took notice of is that her contributions to the American art world hadn't been understood, or recognised – and that was the reason I decided to make the film."

When she began shooting in 2004, Lenz had no idea *Kusama: Infinity* would take a staggering 15 years to complete. "Of course, now, she's an artistic superstar," she says of Kusama, routinely described on the net as the biggest-selling female artist ever. "But when I started working on the film, she wasn't quite as famous. So, convincing people she was a worthy subject wasn't so easy."

The unknown story

Even in the current era of Kusamania, her eye-catching work is often circulated online without much in the way of context. "One thing I've noticed," says Lenz, "is that a lot of people who are familiar with Kusama from social media images don't know much about her at all... her history, and everything she went through."

She describes her film as "a classic hero's journey", and her subject as "a very compelling person who's led a very complex life".

Since early childhood, Kusama has used art as a means of managing, and giving expression to, her mental health issues. Her obsession with the themes of infinity and obliteration, ever-present in her work, stems from the hallucinations she began to experience when she was 10 years old, in which she'd find herself subsumed by lights and patterns. Today, she lives in a psychiatric facility in Tokyo, where she's been a voluntary resident since 1977, while maintaining a studio a couple of blocks away.

Marginalised in a man's world

Kusama's work has at last been embraced within her native Japan, but for decades she was regarded as a pariah, and never more so than during the 1960s, when she lived in New York City. There, she made a name for herself staging playfully provocative "happenings" and anti-war protests, painting her trademark polka-dots all over the nude participants.

Tabloid fodder in her home country, Kusama wasn't taken seriously by the New York art establishment. Even though she was rubbing shoulders with big-name avant-garde and pop artists, none of their success was rubbing off on her. Instead, the likes of Claes Oldenburg and Andy Warhol were making off with her ideas. It was a man's world, and Kusama – a petite Japanese woman who often appeared at openings wearing a kimono or a bright red leotard – didn't fit in.

For Lenz, making *Kusama: Infinity* was a lesson in how little has changed for women artists in the intervening 50 or so years.

"What was most surprising to me as I moved forward with the project," she states, "was how many similarities there are between the film world today and the art world then." She was dismayed by how much resistance she met as a woman making a film about a marginalised woman, and how difficult it was to secure funding.

"I made the film because I felt Kusama hadn't been treated fairly," says Lenz, "but then, I started to realise, *wait a minute*" – she chuckles – "I don't think women filmmakers are being treated fairly either. I sometimes tell people, trying to be a female director is a little like trying to decide I'm going to be a quarterback in the NFL."

The obstacles Lenz faced throughout her long battle to complete her first feature-length documentary only gave her a deeper appreciation for Kusama and her incredible creative drive. "Over time," she says, "with my own struggles to get the film made, I started to become more and more aware of, and impressed with, her tenacity – and to take inspiration from that."



Des gens
d'exception

Léa Roback



PAR ISABELLE RAYMOND
CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR

Féministe

communiste et libre

La lutte des droits des femmes est loin d'être terminée. Dans certains pays, les femmes ont difficilement accès à l'éducation. De plus, l'avortement et les méthodes de contraception sont parfois prohibés. Léa Roback a été une figure importante dans cette lutte au Québec et était très impliquée politiquement. Portrait d'un personnage marquant dans notre histoire.

Léa Roback (1903-2000) était une communiste et une féministe engagée. Elle ne s'est jamais mariée afin de rester libre à une époque où la femme devait être docile et faire ce que son mari lui dit. Elle était pour l'égalité hommes-femmes, pour des meilleures conditions de travail, en faveur de l'accès à l'éducation, contre le racisme, l'homophobie et les inégalités sociales.

Polyglotte, travaillante et empathique

Même si elle est née à Montréal au début du siècle dernier, Léa Roback a vécu majoritairement son enfance à Beauport, dans les environs de la ville de Québec. Ses parents, Moses et Fanny Roback, étaient des immigrants juifs d'origine polonaise. Ils tenaient un magasin général et ont eu neuf enfants. Léa Roback parlait couramment trois langues : le français, l'anglais et le yiddish. Beaucoup plus tard, elle apprit l'allemand. Elle a grandi dans un milieu plutôt modeste. En 1915, sa famille retourne vivre à Montréal. À l'âge de 14 ans, elle travaille dans une teinturerie comme réceptionniste. C'est à ce moment qu'elle s'est rendu

compte de l'écart entre les ouvriers francophones et les anglophones généralement plus fortunés. Par la suite, elle a été caissière au théâtre *His Majesty*. Juste en face, il y avait un bordel. Elle discutait souvent avec les prostituées de l'endroit. Déjà à cette époque, elle était sensible à la cause des femmes.

Étudiante engagée, politiquement impliquée

En 1926, grâce à ses économies, Léa Roback alla étudier la littérature à l'Université de Grenoble, tandis que son frère Henri était étudiant en médecine à Berlin. Elle décida de le rejoindre en 1929. En plus d'enseigner, elle était très impliquée dans la lutte contre le fascisme face à la montée du nazisme. Étant juive et communiste, il était dangereux pour elle de rester en Allemagne. Elle a quitté le pays en 1932. Pendant deux ans elle travailla au *Young Women's Hebrew Association* et dans une école spécialisée en délinquance à New York.

En 1934, elle retourna vivre à Montréal pour s'occuper de la librairie marxiste *Modern Book Shop* qui était située sur la rue de Bleury. Elle travailla par la suite à deux reprises avec le candidat communiste Fred Rose, une première fois aux élections fédérales de 1935, puis pour celles de 1943 comme organisatrice politique (élections que Rose remporta). En 1936, le Québec était dirigé par un gouvernement anticommuniste et conservateur, de l'Union nationale qui avait pour chef Maurice Duplessis. Les livres de la librairie de Léa Roback furent saisis par des policiers à répétition. C'était une époque où les boutiques tenues par des Juifs, dont la librairie où travaillait Léa, étaient vandalisées.



PHOTO : CLAIRMONT BERGERON

Syndicaliste militante

Toujours en 1936, pendant la crise économique, les conditions de travail et financières des ouvriers se détérioraient. Les femmes qui travaillaient dans l'industrie du textile se faisaient exploiter. L'Union internationale des travailleuses du vêtement pour dames (UIOVD-ILGWU) désirait réformer cette industrie dans plusieurs grandes villes canadiennes. L'organisatrice Rosa Pesotta fut alors envoyée au Canada par le syndicat dont le siège social était situé à New York, mais elle ne parlait pas français. Léa Roback fut son assistante, une aide précieuse puisque plus de la moitié des travailleuses étaient francophones, et que les autres étaient majoritairement juives. Une grève de trois semaines – surnommée la « grève des midinettes » – et rassemblant 5000 femmes sera déclenchée.

Les droits des femmes

Au fédéral, les femmes obtinrent le droit de vote en 1918. Si les provinces canadiennes emboîtèrent rapidement le pas (le Manitoba fut même avant-gardiste en faisant ce changement législatif en 1916), le Québec ne l'autorisa qu'en 1940. Léa Roback collabora évidemment à cette lutte auprès de Thérèse Casgrain. Dans les années 60, elle se joignit à nouveau à Mme Casgrain pour défendre un autre droit : celui de se faire avorter de façon sécuritaire sans être incriminée, ainsi que pour l'accès à la contraception. En plus de Léa Roback, des figures importantes telles que Simone Monet-Chartrand, Jeanne Sauvé et Solange Chaput-Rolland se sont jointes à l'organisme La Voix des femmes créé par Mme Casgrain.

Avant 1969, l'IVG (interruption volontaire de grossesse) était criminelle au Québec. La femme qui avait recours à cet acte, de même que la personne exerçant l'avortement, était emprisonnée (une peine qui pouvait aller jusqu'à la prison à vie pour un professionnel de la santé). De 1969 à 1988, l'avortement fut permis uniquement si la vie ou la santé de la femme était en danger. C'est seulement à partir de 1988 que l'avortement ne fut plus puni par la loi. De nos jours, le droit à l'avortement est encore sujet de bien des débats, venant principalement de groupes pro-vie et religieux.

En 1986, malgré son grand âge et une journée pluvieuse, Léa Roback a marché auprès des femmes pour l'équité salariale. Il faut savoir qu'avant 1996, un employeur pouvait payer une femme nettement moins qu'un homme pour le même travail. De nos jours, cette lutte demeure d'actualité, puisque les métiers dont le ratio de femmes est très élevé, par exemple les infirmières, les préposées aux bénéficiaires et les éducatrices en garderie sont moins bien payées que les mécaniciens, les ouvriers de la construction et les préposés à l'entretien.

En son honneur, la fondation Léa Roback a été créée en 1993. Cette fondation a pour mission d'aider les femmes impliquées dans leur communauté à avoir accès aux études grâce à une bourse. Deux rues portent son nom, l'une à Montréal et l'autre à Beauport. En 2000, Léa Roback est décédée à 96 ans à la suite d'une malheureuse chute dans l'escalier de la résidence pour personnes âgées où elle habitait. La même année, elle avait été nommée chevalière de l'Ordre national du Québec.

FESTIVAL



PAR GENEVIÈVE BERTRAND
JOURNALISTE-PARTICIPANTE

Nuits d'

Une infusion de chaleur

Nuits d'Afrique, un festival qui met en scènes des artistes d'Afrique et des Caraïbes a lieu chaque année au centre-ville de Montréal. Bien que la majeure partie des spectacles se déroulent pendant la saison estivale, quelques-uns d'entre eux ensolent des salles plus intimes de janvier à avril.

Qui tire les ficelles de cet impressionnant regroupement d'artistes aux rythmes endiablés ? Il s'agit de Lamine Touré, originaire de la Guinée, qui a eu une vision alors qu'il est arrivé à Montréal en 1974. Il fonde d'abord le Café Créole, qui fait office de lieu de rencontre des Africains jusqu'en 1981. Mais c'est en 1986 que décolle enfin son aventure avec l'ouverture d'un nouveau bar situé sur le boulevard Saint-Laurent : le Club Balattou qui signifie « *bal à tous* ».

L'objectif du Balattou était de faire connaître au public montréalais la culture africaine ainsi que les musiques issues de l'Afrique, des Antilles et de l'Amérique latine. Avec l'engouement palpable qu'il suscite, Lamine décide de fonder en juillet 1987, le festival Nuits d'Afrique. En 1995, la portion extérieure de l'événement déménage à la place Émilie-Gamelin, puis dans le Quartier des spectacles en 2011.

Afrique

Fatoumata Diawara

Nuits d'Afrique a servi de tremplin en Amérique du Nord à bon nombre de formations aujourd'hui reconnues par la mise en place de multiples concerts. Plus de 100 000 festivaliers se rassemblent au parterre du Quartier des spectacles chaque année pour vivre une expérience unique d'immersion de la musique africaine. Plus de 100 concerts, ateliers et activités, en salle ou sur son site extérieur sont au menu.

Une Malienne qui sort du lot

Plusieurs artistes d'origine malienne seront en spectacle dans les prochains mois, dont la chanteuse Fatoumata Diawara qui prendra d'assaut les planches du National le 2 avril. Parisienne d'adoption, Fatoumata, qui a une carrière internationale bien établie, propose aux fervents de musique du monde son plus récent album *Fenfo*, qui se traduit par « *quelque chose à dire* ».

Coproduit avec Matthieu Chedid et Sidiki Diabaté, ce deuxième album lancé en mai 2018, après *Fatou* paru en 2011, est chanté dans le dialecte bambara – appelé bamanakan ou bamanankan par ses locuteurs – laquelle est une des langues nationales du Mali.

S'inspirant de la tradition wassoulou, cette femme de 36 ans originaire de l'Afrique de l'Ouest mêle l'afrofolk au jazz, au blues, à la pop et y ajoute quelques touches électroniques. Fatoumata a même récolté la Victoire de la Musique du Monde l'an dernier.

Outre sa carrière musicale, Fatoumata est une comédienne acclamée. On lui confie d'abord l'un des rôles principaux du film *La Genèse* en 1999. À dix-huit ans, Fatou part à Paris pour jouer au théâtre dans *Antigone* de Sophocle mis en scène par Kouyaté. Après avoir tourné avec la troupe, elle retourne au Mali en 2001 pour participer à la production de *Sia*, un film dans lequel elle tient le rôle-titre et qui raconte l'histoire d'une figure

féminine légendaire d'Afrique occidentale. Il obtient un succès phénoménal dans de nombreux pays.

Sensible aux déboires africains

En janvier 2013, l'état d'urgence est décrété au Mali en raison de la progression des groupes djihadistes au-delà de la ligne de cessez-le-feu et de la prise de la localité de Konna, verrou stratégique dans la marche sur Bamako. En réponse à la crise, Fatoumata a rassemblé une quarantaine de musiciens maliens de renom pour enregistrer le morceau « *Mali Ko* », une chanson pacifiste.

Fatoumata aborde dans ses textes l'abandon des enfants, les mariages forcés, l'immigration illégale, de même que l'excision. Même si elle est musulmane, elle dénonce ceux qui veulent faire du Mali un pays islamique et plaide pour l'émancipation des femmes. L'artiste engagée a répondu aux questions de *L'itinéraire*.

En 2012, vous avez participé aux FrancoFolies de Montréal. Est-ce que c'était votre premier passage au Québec? Quels souvenirs avez-vous de ce passage?

Oui, c'est exact! Juin 2012. C'était après le lancement de mon EP *Kanou* et de mon premier album *Fatou*. J'ai des souvenirs incroyables et j'étais vraiment excitée de présenter ma musique au Canada. Beaucoup de choses se sont produites depuis et je suis très contente de revenir avec mon nouvel album *Fenfo*.

Dans *Fenfo*, vous mêlez plusieurs genres : folk, jazz, blues, pop et électro. Pouvez-vous nous parler de vos influences?

Fenfo a été lancé en mai 2018 et je suis comblée par tout ce qui s'est passé depuis. Il y a effectivement un peu d'influence folk, jazz, blues et pop... Je voulais explorer différents styles sans trop m'éloigner de mes racines.

L'album est coproduit par Matthieu Chedid qui fait partie du collectif Lamomali. Pouvez-vous nous parler de lui, ainsi que du collectif?

Matthieu Chedid a coproduit l'album et c'est drôle la manière qu'il a embarqué dans le projet. L'album était presque terminé et il m'a dit qu'il voulait participer à une chanson. Nous avons finalement

fait deux chansons en studio, mais nous sentions que les arrangements étaient un peu compliqués pour lui. Il s'est donc occupé de l'arrangement de ces deux titres, en donnant une couleur spécifique sur ces deux pistes, ce qui nous a amené à envisager d'aller plus loin et à retravailler le reste des pistes.

J'admire Matthieu depuis le premier jour où je l'ai rencontré à l'Africa Express Festival (organisé par Damon Albarn) où des Européens et des Africains *jamment* tous ensemble. Quand je l'ai vu jouer, c'était magique. Son talent est prodigieux.

Pour Lamomali, Matthieu cherchait un chanteur et il me l'a proposé. Tout a été improvisé en studio et c'est devenu très naturel. Lamomali est tout simplement extraordinaire. Je suis vraiment fière de collaborer à cet album, il a abordé l'Afrique avec beaucoup de respect, de générosité, de compréhension et je suis totalement en amour avec le projet.



PHOTO : AIDA MULUNEH

À l'adolescence, vous refusiez d'aller à l'école, ce qui a amené vos parents à vous envoyer vivre chez une de vos tantes de Bamako. Pourquoi? Êtes-vous de nature rebelle?

Eh bien, je suis allée à l'école, mais les projets de mes parents n'étaient pas ce que je voulais vraiment : j'ai fui un mariage arrangé. Si ça veut dire être rebelle, alors oui, je le suis. La peur et la soumission ne vous mènent nulle part (c'est probablement le genre de choses que vous ne pouvez apprendre qu'à l'école de la vie).

Est-ce que ça a été difficile d'être séparée de vos parents pendant 10 ans?

Bien sûr, c'était difficile. Je les aime beaucoup tous les deux, mais je voulais suivre mes rêves. J'ai rejoint une compagnie de théâtre à Paris et j'ai commencé à faire de la musique.

Vous avez obtenu plusieurs succès au cinéma, surtout avec le film *SIA* dans lequel vous teniez le rôle-titre. Par la suite, vous avez découvert que votre vraie passion était la musique. Qu'est-ce qui vous a amené à faire ce constat?

J'ai commencé dans la musique avec l'aide d'Oumou Sangaré (j'étais choriste pour elle), puis il y a eu du théâtre musical et d'autres projets. Pas à pas, j'étais convaincue que la musique était ce que j'avais toujours voulu faire (même chose que pour le travail de comédienne).

Comment va la situation politique au Mali en ce moment?

La situation politique au Mali est délicate, mais la musique ne sera pas réduite au silence. Mon dernier album, *Fenfo*, parle de respect, d'égalité, d'amour, de paix, de migration...

En terminant, pouvez-vous nous parler du spectacle que vous allez présenter à Montréal en avril? À quoi devons-nous nous attendre?

Un ensemble énergique basé sur les rythmes africains : *funky*, *afrobeat*, *upbeat*... Il y a de la guitare, de la batterie, du clavier, de la basse, des voix et de la danse... Je vais présenter mon nouvel album *Fenfo* et je suis sûre que tout le monde passera un bon moment.

■



Impetus

L'immobilité en mouvement

Entre le documentaire et la fiction, la réalisatrice Jennifer Alleyn propose avec le long métrage *Impetus* un récit particulièrement touchant et personnel qui met en vedette Emmanuel Schwartz et Pascale Bussières. Dans ce film sur un film, on y suit la cinéaste qui s'interroge sur l'immobilité et le mouvement, mais qui fait face au cours du tournage à de nombreux imprévus qui la feront dévier de sa route.

Avec *Impetus*, Jennifer Alleyn a su illustrer efficacement l'impact sur un individu d'un chagrin amoureux, de la perte et de l'abandon. Le genre de choc qui paralyse et qui peut cantonner une personne dans un état contemplatif, mais qui permet du même coup de se remettre en question et de faire une recherche sur soi. On pourrait qualifier la démarche de thérapeutique, puisque c'est une peine d'amour vécue par la réalisatrice qui a poussé cette dernière à créer ce film, mais *Impetus* est beaucoup plus que cela.



PAR CÉLINE MARCHAND
CAMELOT PROMENADE MASSON





PHOTO : PJ DUFORT

Si au départ, Jennifer débute son film avec une narration au «il» afin de créer une distance avec elle-même, elle retourne rapidement au «je» lorsqu'elle est contrainte de changer son acteur principal. Un changement narratif qui permet à la cinéaste d'assumer pleinement sa féminité, mais dont la résonance demeure profondément universelle.

Malgré la tristesse qui se dégage du film, *Impetus* est une ode à la vie, endossant à la fois sa beauté et sa laideur, car si la guérison passe par l'action, c'est la souffrance qui nous pousse à nous réinventer. Bref, il faut toucher le fond du baril avant d'avoir l'impulsion de remonter à la surface.

Nous avons eu la chance de rencontrer Jennifer Alleyn dans les bureaux de L'itinéraire afin de parler de son processus de création et du tournage d'*Impetus* qui s'est étalé sur cinq ans.

Entrevue

Jennifer Alleyn

***Impetus* est un film sur un film, une réflexion sur la création. Qu'est-ce qui a motivé cette idée? Est-ce réellement une peine d'amour, comme vous le dites dans l'introduction?**

Absolument. La peine d'amour a créé un état de grand vertige, de grande immobilité. J'étais tétanisée après avoir vécu ce choc amoureux qui a fait que ma vie a perdu tout son sens pendant un temps. Je suis allée chez un ami qui était sur le bien-être social et qui est un être qui m'inspire énormément par sa sagesse et son humour. C'était John, un personnage qui est dans le film. Au départ, je voulais juste sortir, parce que j'étais terrée chez-moi. Je suis allée filmer cet ami pour avoir une conversation sur la vie et la douleur. C'est lui qui a sorti le mot « *impetus* ». Ces images qui sont dans le film ont été tournées il y a sept ou huit ans. C'est là que j'ai eu envie de faire ce film. J'ai commencé à imaginer un scénario de fiction dans lequel un personnage trouverait des extraits d'un documentaire qui sont ces images avec John.

Malgré la présence à l'écran de deux comédiens, Emmanuel Schwartz et Pascale Bussières, *Impetus* demeure un film hybride entre le documentaire et la fiction. Pourquoi? Qu'est-ce que le genre documentaire apporte de différent ou de plus par rapport à la fiction plus classique?

J'ai une nature de documentariste. C'est dans mes veines. La fiction nous ramène toujours un peu à soi, on nourrit ça de notre imaginaire. Le documentaire ouvre au contraire une fenêtre sur la réalité extérieure et sur des chemins de vie qu'on ne pourrait jamais deviner. Je ne pouvais pas imaginer faire un film où j'aurais tout su à l'avance. J'avais besoin que le film lui-même m'apprenne des choses. Les gens que j'ai interrogés dans la partie plus documentaire m'ont surpris avec ce qu'ils m'ont raconté et ça m'a donné beaucoup d'inspiration pour nourrir les personnages de fiction.



Vous dites dans le film que l'incertitude est nécessaire à la liberté. Est-ce que vous avez laissé beaucoup de place à l'improvisation ? Je vois une grosse différence entre l'incertitude et l'improvisation. L'improvisation, c'est parfois synonyme de « on ne sait pas ce qu'on fait ». Je ne dirais pas que c'était l'approche de ce film. Il est assez écrit en fait. Je me suis amusée à brouiller les pistes entre ce qui était mis en scène et ce qui ne l'était pas, mais je savais ce que je voulais aller chercher. L'incertitude s'est glissée dans le film parce que je laissais la porte ouverte, au cours du tournage, pour que le récit prenne d'autres directions. Je me laissais influencer. Une scène qu'on venait de tourner pouvait me donner envie d'en tourner une autre. On s'est donné le choix d'avancer à l'instinct, ce qui est un gros luxe, parce que je n'avais aucune échéance.

En plus d'aborder le quotidien et la banalité, un autre thème important c'est l'immobilité. Même lorsque les protagonistes sont en mouvement comme dans un métro ou dans un taxi, la caméra demeure immobile, statique. Qu'est-ce qui vous attire dans ce sujet ?

L'immobilité et le mouvement, c'est vraiment les deux axes de la vie. Ce qui m'intéresse dans l'immobilité, c'est de se poser pour regarder. Toutes les formes d'art que j'aime comme la peinture ou la photographie, ce sont des instants figés qu'on offre au regard. On sort une image du mouvement pour s'y arrêter et la regarder. Pour le mouvement, c'est le courant, le fleuve qui fait que l'existence avance et que le temps passe. C'est le sang dans les veines. C'est la vie. Ce que ce film-là m'a fait comprendre, c'est que ce qui semble être immobile ne l'est pas forcément. On a besoin de ces temps d'arrêt pour préparer le rebond, le comment on va rebondir dans la vie. Malheureusement, notre époque ne valorise pas beaucoup ça, les temps où on n'est pas performant, mais ils sont nécessaires. Moi, je chéris ces temps-là où on est en train de se reconstruire, de se redéfinir, de se réinventer.

PASCALE BUSSIÈRES DANS IMPETUS © J. ALLEYN



L'une des scènes les plus touchantes avec Pascale Bussièrès se passe justement dans un taxi. Elle se met à pleurer et on a l'impression que ce n'était pas prévu. A-t-on été bluffé ou c'est vraiment le cas ?

Est-ce qu'on peut vraiment le savoir ? Tout était possible, tout était ouvert lorsqu'on a commencé à tourner la scène. Moi, j'ai ouvert la porte. Je pense qu'il s'est vraiment passé une rencontre entre eux. On a parti la caméra. J'ai donné une petite indication au chauffeur, une indication à Pascale (que l'un et l'autre ne connaissaient pas). On est dans le cinéma direct, le cinéma-vérité. À la fin quand il lui dit qu'elle a des yeux vraiment intelligents, ça m'a vraiment émue, parce que c'est ce que je voulais filmer de Pascale : son intelligence. Et là lui, il la nommait. Je n'aurais jamais osé imaginer une réplique comme ça. C'était comme un cadeau du ciel. C'était la dernière minute de tout le tournage. C'est comme s'il y avait eu un ange gardien qui nous avait envoyé le chauffeur de taxi. Tsé, on l'a trouvé dans la rue. J'ai hélé un taxi. Pis on l'a trouvé.

L'itinéraire, qu'est-ce-que c'est ?

C'est un organisme à but non lucratif qui existe depuis 1992. Ça s'adresse aux gens qui sont en difficulté, comme de la dépendance, qui vivent en situation d'itinérance, ou qui ont du mal à se trouver du travail, à cause des exigences (avoir son secondaire 5, parler anglais...)

Avec L'itinéraire, il n'y a pas d'exigences, c'est plus facile de s'intégrer à l'organisme. Il nous donne la chance d'être un travailleur autonome.

Je fais mon horaire moi-même. L'itinéraire me permet de travailler. Ça me sort de chez moi, de la solitude; ça m'occupe. Ça me donne un but pour me lever le matin, pour continuer à avoir un rythme de vie, et je peux voir du monde.

Ça me permet aussi d'écrire. En échange, j'obtiens des revues et de l'argent. Je fais des entrevues avec des personnalités connues.

Je me suis rendu compte que le métier de journaliste n'est pas facile. Il faut écouter, et quand je retranscris, j'ai mon casque sur les oreilles et je suis concentré.

L'itinéraire c'est comme ma famille.

JEAN-CLAUDE NAULT
CAMELOT MÉTRO CHAMP-DE-MARS



MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRES DU RIDEAU VERT
ET DU NOUVEAU MONDE

Mon cône à moi

Je me suis fait un *chum* en travaillant au Monument-National. Il y avait un cône orange devant. Je lui ai fait des yeux, je lui ai fait un nez et une bouche. *Pis*, on s'est mis à vendre le magazine ensemble.

À tous les jours quand j'allais là, y'était là, sur le trottoir. On entend souvent les automobilistes chialer contre les cônes orange, mais lui, y'était toujours souriant, pis tout le monde l'aimait. Il faisait bien rire la clientèle.

Je le trouve courageux, car y'était toujours là, même quand il faisait -30 ou -40 degrés. *Pis* moi, il me remontrait le moral. Il tenait mon sac et il m'a soutenu lors des périodes difficiles. J'espère qu'un jour la mairesse ou les médias le remercieront et reconnaîtront son travail.

Un jour, je suis allé chercher deux cafés : un pour moi, un pour lui. *Pis* là, un char de police est arrivé. Les policiers m'ont demandé ce que je faisais là. Je leur ai expliqué que c'était mon *chum*, pis qu'il m'aidait à vendre le magazine. En plus, c'était un excellent vendeur. Ils m'ont regardé croche.

Lui, il aimait être là pour regarder l'enregistrement de *Deux hommes en or*. En tout cas, c'est ça qu'il me disait. Il pouvait aussi rencontrer les choristes qui l'appréciaient beaucoup également.

Bref, je suis content de l'avoir connu. Je ne suis plus au Monument-National. Mais si vous voulez lui parler, lui, il est encore là.

My Work Routine

Many times in the past I worked in Saint-Laurent and the West Island, but these last 13 years I've been driving southeast far away from my usual hangout in Saint-Laurent.

I have to stock up by buying a case of magazines on the first week of circulation and a little less on the second week on De Lorimier and Ste Catherine East, in an area where the people are mainly French.

I've been assigned to work at the Atwater Market which is a great place located in the Saint-Henri neighbourhood. I'm there constantly and have enjoyed meeting some nice and supportive people from Montreal as well as some Americans.

My usual customers know me better and expect to see me at my usual post just outside La Fromagerie cheese store and I enjoy talking with them regularly. The Satay Brothers have known me from the very beginning when I started in 2006, but others got to know me later on. Sue Watterson has corrected all of my books and has been very supportive and I appreciate what she's done for me. Sometimes we get together and have a coffee and dessert and it feels great.

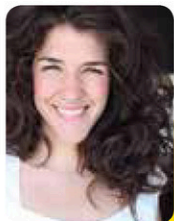
Other times I see Cindy and her fiancé Nol, Cindy is from South Africa and is a wonderful baker, chef and food stylist, and a few years ago she made me some delicious cookies to eat. This past year my friend Costa has been coming on Saturdays to visit me while I'm working and I've enjoyed his company.

It's more than just a market, it's a tourist attraction in Montreal, that's why I've met people from Australia, England, France, United States and other countries. It's been a great spot for me to represent myself with my articles, chronicles and books.

BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER



C'EST ENCORE DROLE



PAR MARIE-LISE CHOUINARD
SCÉNARISTE-AUTEURE



Histoire vraie

Je me rappelle d'un mois de février où j'avais pas une cenne. J'étais tannée de manger des pois chiches dans le gruau. Même avec de la sauce piquante, ça reste un repas quand même dégoué! J'ai donc eu l'idée de m'enrôler comme escorte. Dans ma tête, une escorte, c'était une fille qui accompagnait des vieux messieurs à des *games* du Canadien. Mon coloc essayait de m'expliquer que c'était pas exactement ça une escorte, mais j'avais pour mon dire qu'il connaissait rien là-dedans, à part le film *Pretty Woman*. J'ai donc appelé chez S.E.X.Y. Montréal, «*La plus prestigieuse agence d'escortes à Montréal!*», selon leur site Internet qui avait l'air d'un PowerPoint! La fille au téléphone, après m'avoir demandé mes mensurations, m'a demandé si je voulais commencer ce soir. Avant de lui dire oui, je lui pose une dernière question : «*Est-ce qu'il faut coucher avec des gars?*» Elle me répond que non. Bon! J'avais raison! Ça fait que j'ai mis ma plus belle robe, pis à 20 h, l'auto vient me chercher.

Pas mal plus que des becs

J'ai embarqué dans la vieille Lincoln. Il y avait deux autres filles dans le char. Je décide de socialiser avec mes nouvelles collègues. «*C'est quoi vos noms?*» La première me dit : «*Sherryl*», l'autre me dit : «*Candy*». Quand Sherryl me demande c'est quoi mon nom à moi, j'ai figé une seconde... Bon, j'aurais pu me forcer pour trouver un nom qui *fitait* avec les leurs, mais je voulais pas inventer vite faite un *nickname* genre : «*Bébédoll*», pis être pognée avec ça le restant de ma carrière... Ça fait que j'ai joué *safe*. «*Marie-Lise!*» Le chauffeur avait l'air étonné de voir une fille aussi souriante dans son char. Il me demande ça fait combien de temps que je suis escorte. «*Je commence à soir!*» Ma réponse a créé tout un émoi dans la voiture. Je comprenais pas trop pourquoi. On s'en va juste donner des becs dans le cou à des vieux riches, non? À travers les conversations des filles, je commence à comprendre qu'on s'en allait donner pas mal plus que des becs... Pourtant, j'avais demandé à la fille au téléphone s'il fallait coucher avec des gars... Il fallait se rendre à l'évidence, elle m'avait menti.

Accepter son sort

Il y avait une tannante de tempête de neige dehors, on voyait rien pantoute par la fenêtre du char. En regardant les gros tas de flocons se péter contre ma vitre... j'accepte mon sort. J'me dis dans ma tête : «*Bon ben, chus rendu là dans' vie, faut croire*». Au lieu de rester en silence, je continue de jaser, ça change les idées. Le chauffeur me demande pourquoi je veux être escorte. Je lui dis que je suis comédienne, mais que j'ai pas de job. Mon dernier contrat, c'était les *Parlementeries*. Ça l'intéresse. Ça fait que je commence à leur réciter les meilleurs morceaux du show. Tout le monde rit dans le char! Tant mieux. C'est mieux de rire que de se morfondre en imaginant le bonhomme avec qui je vais coucher. À un moment donné, le char s'arrête, ça doit faire une demi-heure qu'on roule. Je regarde par la fenêtre. Je vois rien. J'ouvre la porte... Pis je vois MON bloc-appartement! QUOI? On est revenus chez nous? Le chauffeur se tourne vers moi : «*je t'écoute depuis tantôt pis je suis pas capable de t'amener à l'hôtel. T'es drôle en tabarnak, c'est sûr que tu vas finir par te trouver une job!*» Candy me regarde pis elle me dit, dans un mélange d'empathie pis de condescendance : «*Ouin, commence au moins par danser, sérieux!*»

Une proposition inattendue

Je débarque du char, je rentre chez nous. Mon coloc est en train de *jammer* dans le salon avec ses chums musiciens. «*Pis Marie-Lise? La job d'escorte?*» Je regarde mon coloc, piteuse. «*Ciboère, t'avais ben raison!*» Tout le monde part à rire! Les gars m'offrent une bière, on en rit encore un bon coup, on joue de la musique, pis je vais me coucher... le cœur gros en me demandant comment je vais payer le loyer du mois de mars. À 9 h tapant, mon téléphone me réveille. C'est un producteur de chez Zone 3 qui me propose d'animer une émission de télévision à TV5. Ça va payer 10 000 *piasses*!

J'espère de tout cœur que ce chauffeur-là va lire mon texte. Merci, mon gars! Merci!



DÉTENTE

LE RE RAI RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

HORIZONTALEMENT

- Fauvette.
- Évidement.
- Celle qui tâte. - Chaleur.
- Al. - Raira.
- Peintre hollandais. - Précède Jésus-Christ.
- Seigneur. - Tuniques visuelles.
- Fabuliste grec. - Apparus. - À moi.
- Plantation de rondiers. - Préjudice.
- Berges. - Oncle étasunien. - Noir de fumée.
- Nazi. - Ferons basculer.

VERTICALEMENT

- Rapiécera.
- Cours d'eau torrentiels.
- Placerons.
- Aire de vent. - Insecte.
- Bouclier. - Écossais.
- Demeurer. - Aare.
- Colère. - Tissus.
- Interjection. - Manquée.
- Puis. - Sortis. - Strontium.
- Auto. - Composition pour deux voix.
- D'une locution signifiant en un instant.
- Empilâmes.

Interpelleraient		Col		Fabricant de brosses		Tisserions	
Cavalera		Unité monétaire		Flâner		Avenue	
↳		↳		↳		↳	
Étendard romain							
Mêla							
↳							
Pomme de terre						Éminence	
↳						↳	
Deux				Saisons			
Cube				Consonance			
↳				Coup martial			
		Baudet				Support	
		Oiseaux				↳	
Évaluerai							
Canal							
↳						Vache mythologique	
						Astate	
Aides	Monseigneur			Acide cellulaire			
↳							

JEUX DE MOTS

josecardinal@yahoo.ca
Solutions dans le prochain numéro



JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

1	P	R	P	P				
2	M	A	R	I	T	I	M	E
3	T	U	M	U	L	U	S	
4	D	E	G	E	L	E	R	A
5	N	I	A	R	A			
6	R	O	S	E	R	A	I	È
7	T	S	E	S				
8	E	R	A	S	M	È	P	
9	I	N	T	I	M	È	E	
10	P	E	T	E	E	L	R	
11	P	R	E	R	E	A	L	E
12	E	S	S	A	I	M	E	R

SOLUTIONS DU 1^{er} février 2019

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	
1	C	O	C	A	I	N	O	M	A	N	I	E
2	A	M	A	L	G	A	M	A	T	I	O	N
3	L	B	L	A	S	E	R	V	S			
4	O	R	E	M	E	T	T	R	E	P		
5	R	A	I	R	E	T	T	E	E	P	A	
6	I	G	N	E	S	E	L	L	I	E	R	
7	F	E	N	N	E	C	A	I	N	S	I	
8	E	R	E	T	H	I	S	M	E	T	E	
9	R	A	S	A	T	E	R	I	E	N		
10	E	S	R	A	T	E	S	E	S	T		

JEU DE CHIFFRES

FACILE

	8		3		7	1	4	
3	7	1				9	8	
			1					
4		8	7	6		3	9	
						8		
		3			1	7		
	1	4	8				2	9
		2	4	1	9			7
6						4		8

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

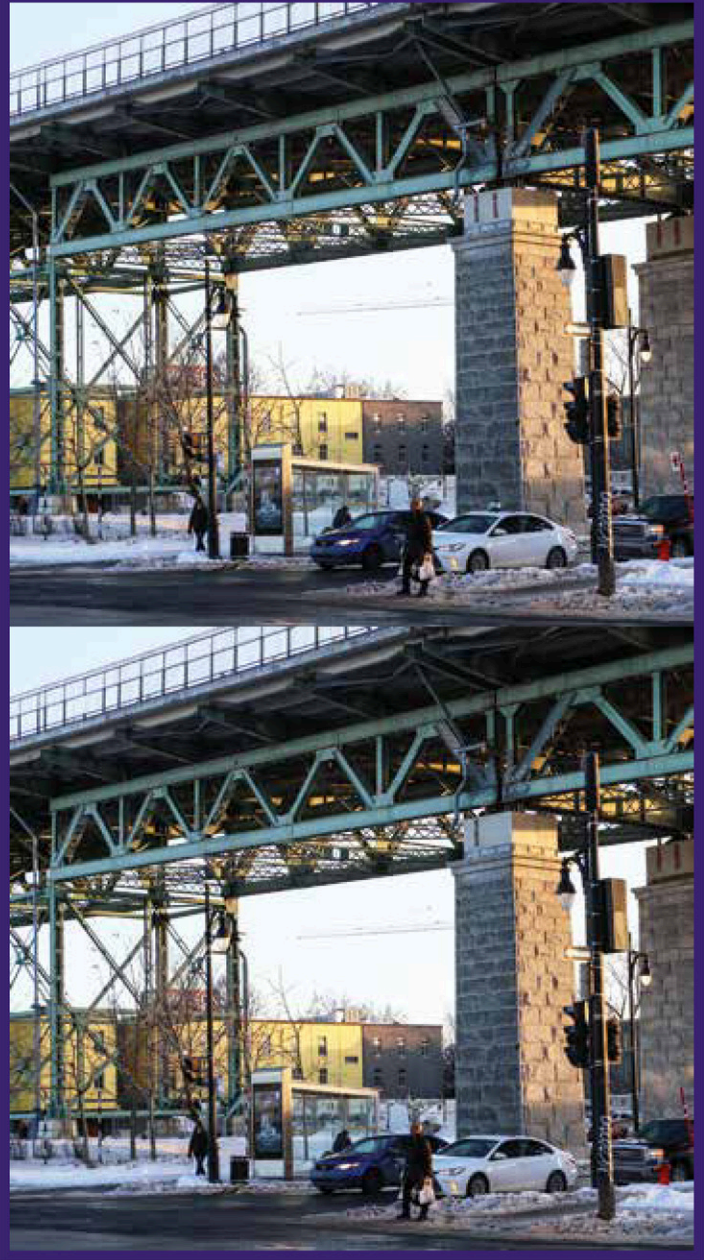
Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

JEU DES 7 DIFFÉRENCES



Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



Solution dans le prochain numéro

PUBLICITÉ

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

SOLUTIONS DU 1^{er} février 2019

JEU DE CHIFFRES

9	2	4	7	3	1	5	6	8
6	3	1	5	4	8	7	9	2
7	8	5	6	9	2	1	4	3
2	7	9	4	8	6	3	1	5
8	1	6	3	5	9	2	7	4
4	5	3	2	1	7	6	8	9
3	6	8	9	7	5	4	2	1
1	4	2	8	6	3	9	5	7
5	9	7	1	2	4	8	3	6

JEU DES 7 DIFFÉRENCES





COMPTES À RENDRE

de Ianik Marcil
ÉCONOMISTE
INDÉPENDANT

Le chandail de laine

Je possède un chandail de laine que j'ai acheté chez Simons il y a un bon moment. Précisément, en 1986 – j'avais 16 ans. J'en ai aujourd'hui 48, ça fait donc 32 ans que je porte ce foutu chandail. Il commence à être usé. Car les objets, comme nos vies, s'usent. Les deux nous apportent moins de chaleur. Mon chandail n'est pas démodé mais il est devenu rêche comme disait ma grand-mère. Sec, moins confortable, moins chaud, aussi.

Ainsi en est-il de nos vies. Avec les épreuves qui passent, nous devenons malheureusement moins solides. Peut-être avez-vous déjà vu passer cette citation attribuée à Nietzsche, qui circule régulièrement sur les médias sociaux, selon laquelle « *tout ce que nous tue pas nous rend plus fort* » ? Cela peut être parfois vrai, mais je crois qu'en général les épreuves nous usent, nous affaiblissent.

Le nuage noir

J'ai un ami qui traverse une passe difficile. Il a été mal conseillé, n'a pas assez surveillé son comptable, lequel a fait plein d'erreurs, pour plein de mauvaises raisons. Il a le fisc sur le dos. Il sera contraint de faire faillite, d'autant que ses affaires professionnelles ne vont pas bien, les revenus ne sont pas au rendez-vous ; être à son compte a son lot d'incertitudes, c'est des montagnes russes constantes.

Il en a vu d'autres, bien d'autres et il va passer à travers cet épisode difficile, j'en suis persuadé.

Mais il a des responsabilités, des enfants et des comptes à payer. Il est fatigué. Très fatigué. La précarité et les difficultés financières, ça peut te ruiner une santé, mentale mais aussi physique. Ça use.

Les soucis du quotidien, la violence du comportement des institutions peuvent nous rendre malades, psychologiquement et physiquement. Littéralement. Malgré la légitimité de la situation. C'est un nuage noir qui plane au-dessus de la tête de tant de monde. Tout le temps. Au réveil, au coucher et dans les sursauts insomniaques de la nuit. Le nuage noir, il est presque devenu un ami de mon quotidien.

Une légende bien ancrée

L'idée selon laquelle traverser des épreuves nous fortifierait relève d'une légende à mon avis. voire même d'une idéologie : celle de la performance, de la performance virile, même.

Un homme, un « vrai », ça ne pleure pas, ça relève ses manches et ça se bat. Seuls les faibles courbent l'échine. On valorise donc les hommes d'affaires ou les sportifs, par exemple, qui en ont arraché dans leur vie, comme si le fait d'avoir eu des difficultés, et de les avoir surmontées, constituait un rite de passage obligé à la réussite. À l'inverse, on se méfie de ceux qui ont eu « tout cru dans le bec » comme on dit, quand on ne les méprise pas.

Or, rien ne permet de valider cette légende, bien au contraire. Les écorchés de la vie sont souvent fatigués et moins résistants aux nouvelles difficultés.

On s'use comme un chandail de laine. Contrairement aux chandails de laine, cependant, on n'a pas la possibilité de s'acheter une nouvelle vie, douce, chaude et confortable. On est pris avec notre vie jusqu'à notre mort.

« *On ne refait pas sa vie on continue seulement on dort moins bien la nuit on écoute patiemment de la maison les bruits du dehors l'effondrement* », comme le chantait Stephan Eicher. ■

PUBLICITÉ

CIBL 101, 5 FM
**Quartier
des chansons**
TOUS LES DIMANCHES
AVEC FRANÇOIS MARTEL
ET SON ÉQUIPE
DÈS 9 H...
et en direct sur le Web
CIBL 101.5



© Milton-Fernandez

Regard sur un quartier

par **Maxime**, camelot pour L'itinéraire

À propos de Maxime

Sa gentillesse et son sourire réchauffent l'atmosphère. Il faut peu de temps pour deviner que Maxime a le sens du contact. Posté devant le Théâtre du Nouveau Monde depuis quatre années, il ne laisserait sa place pour rien au monde. Tout en travaillant, Maxime voit défiler comédiens et personnalités politiques lors des premières. Fouler les tapis rouges, voilà une formule qui plaît bien à ce caractère jovial, toujours à l'affût de la prochaine star. En rencontre, il confie l'importance de la réinsertion : « je suis fier d'avoir une job qui me lie avec le public, surtout que je peux profiter des endroits que j'aime le plus comme le Théâtre du Nouveau Monde, la patinoire du Vieux-Montréal et le Monument-National », avoue-t-il. Maxime évoque avec plaisir le Vieux-Port dont les attractions séduisent les touristes venus des quatre coins du monde.

Le Théâtre du Nouveau Monde

En 1951, Montréal accède une fois de plus à la modernité lors de l'ouverture du Théâtre du Nouveau Monde. Les six fondateurs de la salle de spectacle s'imposent en dévoilant un répertoire diversifié qui va participer à l'éclosion culturelle du Québec. Encore aujourd'hui, le style théâtral transcende les frontières québécoises : de Michel Tremblay à Tchekhov, un large public peut se délecter devant une programmation audacieuse. Le choix des pièces inspire et engage. Depuis 1992, l'équipe de Lorraine Pintal, directrice artistique de l'établissement, veille à conserver l'esprit humaniste des lieux. De la mise en scène jusqu'à l'adaptation, il en ressort à chaque fois un chef d'œuvre... tout comme l'architecture signée Dan S. Hanganu.



© Diane Martin-Graser

La Patinoire Natrel

Lorsque le mercure descend, les Montréalais ne baissent jamais les bras. Les activités hivernales pour sportifs en quête de sensations fortes sont nombreuses. Après un tour de Grande Roue, on peut directement enfile ses patins et glisser à notre guise. La programmation ne laisse pas de marbre : remise en forme le midi, soirées thématiques et festives le soir. À la tombée du jour, l'éclairage multicolore illumine la glace et, le moins que l'on puisse dire, c'est que les patineurs, même débutants, s'en donnent à cœur joie. Autour de ces animations, le village apporte un peu de réconfort avec un foyer et de quoi se restaurer. À noter que la patinoire accueille le public jusqu'au 2 mars.



© Diane Martin-Graser

Monument-National

Sur le boulevard Saint-Laurent, c'est un incontournable ! Depuis son inauguration en 1893, les murs de l'édifice ont vu défiler bien des virtuoses de la danse, de l'humour et de la chanson. Sa façade imposante constitue un bel ouvrage de style néo-Renaissance qui a bien failli disparaître après la Seconde Guerre mondiale. Destinés aussi bien à la communauté anglophone que francophone, les trois niveaux accueillent des scènes d'avant-garde reconnues dans le monde entier. Dès la fin du XIX^e siècle, ce lieu de diffusion concentre le génie multidisciplinaire et le féminisme avant de sombrer aux mains de trafics peu reluisants. Cent ans après son baptême, le Monument-National renaît de ses cendres et partage toujours un calendrier de manifestations aussi émergentes que prestigieuses.



© Diane Martin-Graser

Regard sur un quartier est un publiereportage commandité par l'arrondissement de Ville-Marie, avec la collaboration de Diane Martin-Graser (texte et photos).

POUR ÊTRE EN MEILLEURE FORME BOIRE BIEN, C'EST MIEUX



Il y a plusieurs bénéfices à respecter les limites d'alcool recommandées. On contrôle mieux son poids. On se sent plus énergique et plus en forme. Le sommeil est plus réparateur et on n'a plus jamais la gueule de bois. Décidément, il y a trop d'avantages à la modération pour s'en priver.



Éduc  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.

educalcool.qc.ca/benefices